Histoire de la vie et du procès du fameux Louis-Dominique

Limoges

[17--?]

Reel: 85 Title: 6

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI85.06

Control Number: AER-8774
OCLC Number : 31360290
Call Number : W PN970.F7 HISVx
Title : Histoire de la vie et du procès du fameux Louis-Dominique Cartouche et de plusieurs de ses complices.
Imprint : Limoges : F. Chapoulaud, [17--?]
Format : 48 p. ; 17 cm.
Note : Running title: Histoire de Cartouche.
Subject : Cartouche, Louis Dominique, 1693-1721 Trials, litigation, etc.
Subject : Trials (Robbery) France Paris.
Subject : Brigands and robbers France.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/22/94
Camera Operator: AB

HISTOIRE

DE

LA VIE ET DU PROCÈS

DU FAMEUX

LOUIS-DOMINIQUE

CARTOUCHE,

Et de plusieurs de ses Complices.



Limoges, F. CHAPOULAUD, Imp.-Libraire.

HISTOIRE

DE

LA VIE ET DU PROCÈS

DE LOUIS-DOMINIQUE

CARTOUCHE.

LE public a reçu avec une avidité incroyable tout ce qui regardait Cartouche ; le nom seul de ce fameux scélérat, mis à la tête d'un livre ou d'une comédie, a suffi pour faire débiter l'un, et pour attirer à l'autre un succès prodigieux. Au reste, ce n'est pas seulement en France qu'on a témoigné de la curiosité sur cet article-là. La Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne ont eu le même empressement qu'avaient les Parisiens et les Français, et quand une gazette n'aurait dit autre chose de Cartouche, sinon qu'il continuait ses vols, qu'on le cherchait inutilement partout, etc., on lui savait bon gré de l'avoir dit, et l'on aimait mieux une nouvelle aussi vague que rien du tout.

C'est ce qui me fait espérer qu'on verra avec plaisir l'histoire de ce voleur, d'autant plus qu'elle a été écrite sur des mémoires particuliers, sur les pièces de son procès et sur des récits que tout Paris a entendus de sa propre bouche, et dont ce malfaiteur réjouissait ceux qui allaient le voir. Je pense même qu'elle peut être de quelque utilité, et que la manière dont on y verra que cet homme est devenu insensiblement un monstre odieux, peut servir à nous convaincre que nous ne devons regarder aucune

faute comme petite, puisque les plus petites peuvent nous conduire enfin dans un précipice affreux, et que ce sont elles effectivement qui y ont conduit par degrés ce malheureux voleur.

Mais voici assez de réflexions sérieuses. Je les quitte, et je compte que mes lecteurs me pardonneront d'autant plus volontiers de les avoir émises, qu'ils savent bien qu'on n'en pouvait pas moins placer dans l'introduction d'un semblable ouvrage, et que je promets de les laisser faire désormais à ceux qui liront ceci.

Louis-Dominique Cartouche naquit à Paris, en 1693, dans un quartier de cette ville nommé la Courtille, près la fontaine aux Echaudés. Son père était un tonnelier, et il avait peu de bien. Cependant il ne négligeait rien de ce qui dépendait de lui pour donner une bonne éducation à ses enfans. Celui de tous qui était le plus capable de profiter était le jeune Dominique : il avait de l'esprit, de la pénétration et de la facilité, et en peu de temps il apprit ce qu'on fait ordinairement apprendre aux enfans de cette condition, et ce que ceux qui ont moins d'émulation n'apprennent qu'en bien des années. Cela engagea son père à faire davantage pour lui et à l'envoyer au collége chez les jésuites. Ce fut ce qui perdit Cartouche, et qui devait le sauver. Il se trouvait parmi une foule de jeunes gens, dont les moins distingués étaient des bourgeois considérables de Paris. Chacun d'eux avait une certaine quantité d'argent, pour ses menus plaisirs, et tous étaient habillés d'une manière convenable au rang que tenaient leurs familles. Il eut honte de briller moins qu'eux, il chercha dans son industrie des moyens de les égaler, qu'il ne pouvait pas trouver dans sa fortune.

Ses coups d'essai furent sur les boutiques de certaines femmes, qui sont toujours à la porte du collége de Clermont, et qui vendent des fruits. Il a avoué dans la prison que la facilité extraordinaire avec laquelle il réussit à piller ces pauvres fruitières, fut la cause de tous ses crimes, parce qu'elle lui inspira la hardiesse et les moyens d'essayer des vols plus considérables. Bientôt après il prit les livres de ses jeunes compagnons, et il y trouva assez de profit. Mais cela ne le contenta pas, et il entreprit un coup de plus grande conséquence, résolu, à ce qu'il a dit

depuis, d'en rester là, parce qu'il lui suffisait, avec ce qu'il avait déjà, à acheter un habit propre, qui était l'unique objet de ses désirs.

Il était alors en quatrième, quoiqu'il n'eût que onze ans, et il avait gagné les bonnes grâces du petit marquis de***, qui était de la même classe que lui. Cela était cause qu'il avait entrée libre dans l'appartement de ce seigneur, dont le gouverneur même le recevait bien, et ils passaient quelquefois des jours entiers ensemble. Un jour qu'il y était à son ordinaire, il entendit le valet-de-chambre dire qu'il venait de reçevoir cent écus, et il les vit enfermer dans une cassette.

Quel trésor pour un jeune écolier que cela ! ç'aurait été la fortune de Cartouche. Il ne pouvait détourner les yeux de cette bienheureuse cassette. On lui a entendu raconter dans la conciergerie, en propres termes, *qu'il ne rêva, pendant une semaine entière, qu'aux appas cachés de cette cassette.*

Ce qui l'embarrassait était moins la difficulté de la forcer, que le crime qu'il y avait à le faire. Jusque-là il n'avait encore sur son compte que de légères friponneries, et il ne s'était point familiarisé avec l'horreur d'un vol pareil. Enfin l'ambition qu'il avait de ne paraître pas moins que ses camarades d'école, l'emporta sur ses scrupules, et peut-être se persuada-t-il qu'une intention comme celle-là le justifiait plus qu'à demi. Dès qu'il eut formé cette résolution, il épia le moment où le valet-de-chambre et le gouverneur avaient accoutumé de sortir, et les ayant vus un beau matin aller en ville, il crut que c'était une favorable occasion de faire ses mains.

On entrait dans la chambre du domestique par celle de son maître, et il n'y avait que la dernière qui fût fermée à la clef. Cartouche fit si bien pendant la classe, où il était assis auprès du marquis, qu'il lui vola cette clef dans sa poche, et qu'il obtint la permission du régent de sortir. Au même instant il vole au lieu qui recélait les cent écus, ouvre l'appartement et cherche la cassette; mais elle n'était plus à la même place, et il eut assez de peine à la trouver. A la fin il découvrit qu'on l'avait mise sur le haut d'une grande armoire, et il mit aussitôt des chaises l'une sur l'autre, comme autant d'échelles

pour monter à l'assaut. La chose allait bien. Il avait déjà escaladé cette forteresse; un fer qui servait à son père dans les ouvrages de sa profession, avait été employé à un usage bien différent, et il avait ouvert la boîte dépositaire des richesses du valet-de-chambre. En un mot, il était maître de tout, lorsque le gouverneur rentra dans le collége, et vint demander la clef au jeune marquis. Celui-ci eut beau chercher, il ne la trouva point; le gouverneur s'imagina qu'il l'avait laissée à la porte par mégarde, et sur-le-champ il y alla regarder.

Justement elle y était, et Cartouche l'y avait oubliée imprudemment. Ainsi le gouverneur entra, et peu de temps après son élève et le valet-de-chambre revinrent, l'un de classe et l'autre de dehors. Imaginez-vous ce que devint alors le pauvre voleur; il était guindé sur l'armoire à côte de sa chère cassette, et il s'était replié en un petit peloton; il n'osait pas se remuer, à peine osait-il respirer, et il entendait à chaque moment passer du monde auprès de lui, et son ami s'entretenir de sa disparution subite qui étonnait tous les écoliers. Et le pis fut que le valet-de-chambre, se sentant un peu de mal de tête, ne sortit point de la journée entière, et garda le lit.

Cent fois Cartouche s'étonna de ce que ce domestique ne le voyait point, et cent fois il fut près de se trahir lui-même, et de se jeter à ses pieds. Mais la honte d'être pris en flagrant délit, et la crainte qu'il eut de n'avoir pas affaire à un homme généreux, l'empêchèrent de prendre ce parti-là. Cependant la nuit vint, il la passa sans dormir, et même sans en avoir envie. Malheureusement le valet-de-chambre ne se trouva pas mieux le lendemain matin, et son prisonnier s'en trouva plus mal. Le moindre mouvement que le malade faisait, causait des frayeurs terribles à celui-ci, et une sueur froide coulait de tout son corps. En un mot, une faim excessive et une soif brûlante étaient les moindres maux qu'il souffrait.

Enfin une partie de plaisir dans laquelle on mit le velet-de-chambre du marquis, délivra Cartouche, et, à la faveur de son absence, il descendit comme il put de l'armoire fatale, où il avait demeuré près de deux jours. Mais à peine avait-il fait cela, que le gouverneur, qui était sorti avec son disciple, rentra avec lui. On ne peut

être plus étonné qu'ils le furent tous trois de se rencontrer ainsi. Dans un autre temps, Cartouche se serait tiré d'embarras par deux coups de poignard; dans ce temps-là les larmes et les mensonges étaient ses uniques armes. Il eut recours à ces deux moyens, et il s'en servit si habilement, qu'on ne le soupçonna de rien. On lui donna même quelque chose à manger, et ensuite on le renvoya chez lui avec de grandes promesses de faire sa paix avec le régent, qui avait juré de le faire punir de son absence.

Dès qu'il fut dans la rue, il se crut le plus heureux homme du monde, d'être sorti de ce mauvais pas, et d'avoir encore cent écus. Il entra chez son père, dont il fut bien grondé, et qu'il appaisa par des excuses inventées; et le jour suivant il alla se divertir à la foire de Saint-Germain. Mais lorsqu'il retournait en sa maison, un de ses frères, qui l'attendait sur le chemin, lui annonça la triste nouvelle qu'il était découvert, qu'on était venu faire des plaintes de lui, et qu'on lui préparait une punition s'il était coupable de ce qu'on lui imputait.

Cartouche, épouvanté de ce récit, n'en demanda pas davantage; il dit d'abord adieu à son frère, et il s'éloigna de lui sans savoir ce qu'il deviendrait, et en y rêvant, il rêva si long-temps qu'il se trouva hors de Paris, et il continua sa route jusqu'à Reine-Moulin, où il s'arrêta n'en pouvant plus. Il était alors minuit; la crainte d'être volé comme il avait volé les autres, lui causait une inquiétude extrême, et par-dessus tout cela il n'y avait point d'hôtellerie ouverte dans cet endroit, c'est pourquoi il se détermina à attendre le jour au coin d'un gros buisson, et à y dormir s'il plaisait à Dieu.

A peine y avait-il un quart-d'heure qu'il était là, qu'il entendit du bruit autour de lui, et qu'il aperçut, à la faible lueur de la lune, des gens qui venaient. En un moment ils furent assez près pour qu'il entendît leurs voix et qu'il distinguât leur langage, auquel il ne comprenait rien, et ils campèrent à vingt pas de lui. Alors il se sentit saisi d'effroi, et tous ses sens se glacèrent à la vue d'une vingtaine de fantômes, mâles et femelles, habillés grotesquement, et agissant plus grotesquement encore. Les uns dansaient, les autres chantaient, quelques-uns mangeaient, et d'autres apprêtaient à manger.

Il ne lui en fallut pas davantage pour se persuader que ce qu'il voyait était une assemblée solennelle des sorciers du pays, et, dans cette pensée, il se recommanda dévotement à Dieu, et lui demanda pardon de ses fautes. Mais il n'en fut pas quitte pour si peu. Quelques-uns de ces prétendus sorciers, l'ayant aperçu, vinrent à lui pour voir s'il n'y avait point d'ennemis cachés là, et ayant reconnu que ce n'était qu'un petit garçon assez mal vêtu, ils firent devant lui les plus bizarres postures. Ce spectacle risible confirma encore Cartouche dans l'opinion qu'il avait affaire aux principaux membres du sabbat, et il fit tant de cris, qu'à la fin ceux qui lui faisaient peur eurent peur eux-mêmes que cela ne fît venir du monde après eux.

Ainsi ils résolurent de lui parler français, et de lui avouer qu'ils étaient des hommes comme lui, quoiqu'ils fussent un peu plus noirs. Cette déclaration le rassura; ils l'invitèrent à manger avec eux, et il trouva que leurs mets n'étaient point si diaboliques qu'il se l'était figuré. En effet, ce n'étaient que cochons de lait, poules, pigeons; il n'avait jamais fait si bonne chère depuis qu'il était au monde. La connaissance faite ainsi, il s'endormit au milieu d'eux; mais ils ne s'endormirent pas, et, quoiqu'ils ne lui eussent point encore dit qu'ils étaient Bohémiens, il ne douta pas à son réveil que des gens qui l'avaient déchargé de ses cent écus ne fussent de cette profession.

D'abord il voulut les menacer de les faire prendre, et fut assez résolu pour le faire effectivement. Mais la vieille directrice de la troupe lui fit entendre raison. Elle l'intimida lui-même, en l'accusant d'avoir volé cet argent; en lui disant qu'un enfant de son âge et de la condition dont il paraissait, ne pouvait avoir une telle somme par d'autres moyens; que sans doute il s'était enfui de la maison paternelle, et qu'elle l'y ramènerait s'il n'était pas assez sage pour se taire. Ensuite elle le cajola sur sa beauté et sur son esprit, elle lui vanta les douceurs de la vie que menaient les Bohémiens, et elle lui conseilla de les suivre. Enfin, en moins d'une heure, elle en fit un prosélyte de leur ordre, et elle lui assigna le paiement de la somme qu'on lui avait dérobée sur les coffres des paysans et des curieux de bonne aventure.

Ce fut là que Cartouche apprit des tours qu'il ignorait

encore, qu'il sut comme on pouvait se faufiler avec les voleurs, et qu'il apprit l'art de cacher ses vols. En trois ans de temps il devint le plus habile et le plus hardi de ses associés; et il aurait été bientôt un de leurs chefs, si le parlement de Rouen n'avait dissipé cette bande. Se voyant seul, par la prise de plusieurs et la fuite des autres, il se détermina à s'engager dans quelque vaisseau, et il l'aurait fait sans un de ses oncles qui vint l'en empêcher.

Ce bon homme était allé à Rouen, et il s'y promenait sur le port, lorsqu'il vit, au milieu d'un tas de matelots hollandais, un jeune garçon qui mangeait avidement quelques morceaux de viande qu'ils lui avaient donnée. Quoique ce misérable fût couvert de méchans haillons, et qu'il fût noirci des rayons du soleil, il reconnut les traits de son neveu, qu'il croyait perdu, et les larmes coulèrent de ses yeux. Il ne put s'empêcher de se jeter à son cou et de lui donner des marques touchantes de sa tendresse. Après cela il le conduisit à son auberge. Il lui commanda de se dépouiller tout nu. On le baigna, ses cheveux furent rasés, et il lui acheta une chemise et des habits un peu meilleurs que ceux qu'il laissait.

Ce charitable parent écrivit le même jour au père Cartouche qu'il avait retrouvé ce fils égaré depuis longtemps, et le sollicita en termes pressans de reprendre cet enfant prodigue, et lui permettre de rentrer dans sa maison, puisqu'il était prêt de rentrer dans son devoir.

Le père répondit à cela par une lettre fulminante : il dit qu'il ne connaissait pas un fils qui déshonorait sa famille, qu'il ne prenait plus part à lui, et qu'il le verrait sans pitié souffrir les maux qu'il s'était attirés par sa mauvaise conduite; et il défendit qu'on ne lui ramenât jamais, à moins qu'on ne voulût qu'il le tuât de sa propre main.

Une réponse comme celle-là ne put ôter à Cartouche et à son oncle l'espérance de fléchir un jour ce père irrité. Ils reprirent tous deux le chemin de Paris, où ils entrèrent dans la nuit, pour n'être pas vus, et Cartouche se tint caché dans la maison de son parent. Le nouveau genre de vie qu'il fut obligé de mener dans cet endroit-là, lui causa en peu de temps une grande maladie, et au bout de huit jours le médecin jugea que sa vie était dans un ex-

trême danger. On crut alors qu'il fallait avertir son père, qui ne savait pas qu'il fût si près de lui, et que le triste état où il verrait son fils le toucherait. Effectivement sa fureur ne put tenir contre le spectacle attendrissant d'un fils à l'article de la mort, et qui lui demandait pardon d'une voix mourante. Il le lui accorda d'abord, puis il se retira sur-le-champ.

Depuis ce temps-là Cartouche se rétablit de jour en jour, apparemment la joie d'avoir gagné les bonnes grâces de son père y contribua beaucoup. Quand il fut guéri, il retourna chez lui, et il s'y appliqua à faire oublier ses fautes passées par une vie régulière. Mais il ne persévéra pas long-temps dans ce beau dessein. Il avait toujours eu l'ambition ridicule de se distinguer de ses pareils par de meilleurs habits et par certains airs de petit-maître. C'était ce qui avait été cause de ses premières friponneries, et la même chose contribua encore à le faire retomber dans l'abîme d'où il s'était si heureusement dégagé.

Un peu après sa conversion, il devint amoureux d'une jeune lingère, qui demeurait à quelques pas de chez lui. Quelque bonne opinion que l'amour lui donnât d'elle, il ne l'estima pas assez pour espérer qu'elle donnerait son cœur au mérite seul d'un amant. C'est pourquoi il crut devoir l'attaquer par ces charmes auxquels le faible sexe résiste d'ordinaire assez mal. Tout l'argent qu'il avait pu amasser par son travail d'une année, il l'employa à rehausser sa mine d'un habit de bon goût. Mais cela ne suffit pas.

Cette fille était assez jolie pour avoir des galans d'un rang supérieur à celui de Cartouche, et assez coquette pour les amuser tous par d'agréables espérances qu'ils achetaient à force de présens. Cartouche, hors d'état d'être aussi libéral qu'eux, sentait bien qu'il ne réussirait pas auprès d'une maîtresse vénale, et qu'il devait renoncer à son amour et à ses desseins. Cependant il ne fut pas assez sage pour le faire, il aima mieux recommencer de voler, que de cesser d'aimer. Le coffre de son père fut le premier qu'il sonda, et il en tira des appas qui le rendirent pendant quelques jours l'amant privilégié de sa belle.

Au bout de quelque temps, les rivaux chassés reparu-

rent, et il fut chassé à son tour, sans oser retourner au coffre, parce que son père, qui le soupçonnait de ce vol que j'ai dit, avait les yeux ouverts sur lui. Il fallut donc chercher de nouveaux moyens de racommoder ses affaires délabrées, et il s'avisa de se remettre au premier métier qu'il avait appris des Bohémiens, et de couper des bourses. La fortune le favorisa, il attrapa tant de montres, de mouchoirs, de tabatières et de nœuds d'épées, qu'il en eut bientôt pour la lingère et pour lui. Son père, étonné de le voir équipé de cette manière, lui demanda d'où cela lui venait, et celui-ci fut quitte pour répondre qu'il l'avait gagné au jeu. Comme il jouait en effet, et qu'il jouait heureusement, le bon homme ne douta point qu'il ne lui eût dit la vérité; il ne l'interrogea plus, mais il continua de l'observer, et enfin il fit si bien qu'il découvrit un jour la cachette où son fils mettait ses vols.

Il fut surpris de la quantité de belles nipes qu'il y vit. Outre celles qui étaient déjà métamorphosées en beaux écus d'or, ce n'étaient que des boîtes à mouches, étuis d'or, flacons, et la boutique de Dentelle n'est pas mieux fournie de bijoux que cette cachette l'était. Le bon tonnelier remit tout comme il l'avait trouvé, et il dissimula sa colère jusqu'à ce qu'il eût occasion de la faire éclater à propos. Cependant il alla à Saint-Lazare, il promit au père procureur une pension considérable pour son fils, à condition qu'il serait châtié avec la dernière sévérité, et ils convinrent qu'il le lui amènerait en carrosse, sous quelque prétexte qu'ils concertèrent entre eux.

La partie ainsi faite, Cartouche le père proposa un beau matin à son fils de l'accompagner à Saint-Lazare, où il avait affaire, disait-il, pour cinq cents tonneaux qu'on lui demandait. Cartouche, qui ne se doutait de rien, ne se fit pas prier, ils montèrent en un carrosse de louage pour y aller. A peine étaient-ils à deux cents pas de la maison, qu'il aperçut des archers qui l'environnaient sous des habits déguisés. Ces deux circonstances lui firent deviner ce dont il s'agissait, et il jugea que son adresse seule pourrait le tirer d'embarras. Etant arrivés à la porte de la terrible maison où il devait être renfermé, son père entra le premier, et il lui dit d'attendre un moment, qu'il allait demander permission pour lui de voir le jardin. En mê-

me temps Cartouche, qui avait ce jour-là un habit fort simple, ôta son juste-au-corps, sa perruque, son chapeau, et ceignant sa tête d'un mouchoir, dont il avait eu soin de faire un bonnet, il sortit par la portière qui était du côté de Saint-Lazare. Les archers qui étaient de l'autre côté, et qui le virent passer auprès d'eux, crurent qu'il était ce qu'il paraissait, c'est-à-dire un garçon pâtissier, et, comme ils ne l'avaient vu que peu de temps et avec une autre décoration, aucun d'eux ne le reconnut.

Il était déjà en sûreté lorsque son père vint avec deux frères pour lui dire de se rendre, et qu'il était prisonnier. A leur arrivée, qui était pour les archers le signal de le saisir, ils s'approchèrent tous. Mais il était trop tard, et ils reconnurent, avec une surprise extrême, que ses habits seuls étaient restés. Le père ne savait quel parti prendre dans ces circonstances. Les uns lui disaient qu'il fallait courir après le fugitif, et les autres soutenaient qu'il était déjà bien loin. Enfin il prit le parti de retourner à son logis, et d'y faire prendre son fils, s'il y était, ou s'il y rentrait. Mais cette entreprise réussit aussi peu que la première. Tandis qu'il perdait les momens à délibérer sur ce qu'il ferait, Cartouche avait été à la boutique, où il avait eu le temps de prendre d'autres habits et de saisir son trésor, et il en était sorti pour n'y pas remettre sitôt le pied.

Lorsqu'il se vit hors de chez lui, son premier soin fut de se rendre méconnaissable à tous ceux qui pourraient avoir ordre de le chercher. Il se peignit le visage, changea de nom et de manière de se mettre, et renonça à ses anciennes habitudes, et surtout à sa lingère. Avec ces précautions, il ne crut point hasarder trop en se remontrant au grand jour, et il fit le métier de filou dans les assemblées nombreuses, sans être jamais reconnu qu'une seule fois. Il était un jour dans l'église de la maison professe des jésuites, et il y avait escroqué, dans la presse, une montre anglaise à un Allemand. Quelqu'un le vit, et à la sortie de la messe, il fut arrêté par le bras, en disant qu'on voulait lui parler. Ils avancèrent tous deux jusqu'au coin de la rue de la Couture, sans dire un seul mot; Cartouche pensant que son homme était celui qu'il avait volé, et qui voulait l'en punir.

Ma bourse? dit l'inconnu : *Elle est au bout de mon épée*, dit Cartouche en la tirant : *C'en est assez, mon brave*, répondit l'autre, *j'ai voulu éprouver si vous aviez autant de cœur que d'adresse. Maintenant je suis satisfait.* En même temps il l'embrassa, et lui dit qu'il l'avait vu escamoter une montre au seigneur étranger; qu'il était étonné de la subtilité nompareille avec laquelle il l'avait fait, et qu'il lui offrait des conseils salutaires, pour prix desquels il ne lui demandait que sa confiance et son amitié. Ce discours ne dissipa point encore la défiance naturelle de Cartouche, il craignait que cet homme ne fût un espion, qui voulait lui arracher ses secrets, et le livrer ensuite à quelques archers postés aux environs. Ainsi il se tint sur ses gardes jusqu'à ce que son homme le quittât dans un endroit où des laquais se battaient. Cartouche le laissa là; mais il le vit bientôt revenir à lui : Mon cher, lui dit celui-ci, vois si ce réseau ne vaut pas bien ta prise? aussitôt il le développa, lui fit voir des louis d'or neufs qu'il avait pris, et l'invita à venir les partager avec lui. Cette conduite détruisit les soupçons de Cartouche, qui suivait son généreux conducteur, et ils montèrent au cinquième étage. Il trouva une vieille et deux jeunes filles qui lui firent de grandes civilités. La table fut apportée, la nappe mise, le réseau déplié une seconde fois, et les louis partagés. Le nouvel hôte eut sa part comme les autres, et une montre d'or qu'il avait prise le jour précédent, marqua sa reconnaissance au maître du logis. Après un bon dîner, qu'ils firent durer jusqu'au soir, la conversation tomba sur l'honorable profession qu'ils exerçaient. Quoique Cartouche fût âgé de dix-sept ans, et qu'il eût alors près de sept ans de profession, il n'avait lié aucun commerce avec les habiles filous de Paris, il n'en connaissait aucun, et il n'était connu d'aucun. Son ancien lui remontra le tort qu'il avait d'en avoir ainsi agi; il lui fit voir les dangereuses conséquences de n'avoir aucun ami qui, lorsque vous êtes pris, fasse une utile diversion en votre faveur, ou qui vous facilite les moyens de faire de bons coups, en excitant du tumulte et en amassant du monde autour de vous. Il ajouta que si lui Cartouche était échappé de mille dangers, c'était par un bonheur extraordinaire; qu'il ne devait pas compter

témérairement sur ce bonheur, et qu'il ferait bien de s'associer un ou deux amis prudens et sages.

Cartouche entra dans ces raisons, il convint qu'elles étaient bonnes, et il proposa sur-le-champ à son hôte de s'unir pour voler. Celui-ci en fut charmé, et il lui proposa à son tour de s'unir encore par d'autres nœuds, et d'épouser la cadette de ces deux demoiselles qu'il voyait, et dont il avait épousé la sœur aînée. La chose était faisable, elle fut faite, et l'on vit en une heure de temps un mariage proposé, conclu, célébré et consommé. Il est vrai qu'on n'appela ni notaire ni prêtre; mais aussi ces sortes d'alliances durent si peu, qu'il est besoin de moins de formalités pour les contracter. Ceci cependant dura six mois, y compris les petites infidélités que les deux conjoints se firent réciproquement; mais ils se les pardonnèrent de bon cœur, parce qu'elles faisaient venir l'eau au moulin.

Au bout de ce temps-là, pendant lequel il acquit des secrets merveilleux, son beau-frère fut pris, et on l'envoya faire des caravanes involontaires sur les galères de Toulon. Son épouse et sa belle-sœur tombèrent entre les mains du vigilant monsieur d'Argenson; elles furent condamnées à faire une longue pénitence à l'hôpital général. Cartouche ne fut point découragé par la déposition de sa triste famille. Il avait de l'adresse et de l'argent. Celui-ci s'introduisit dans des académies de jeu, et s'y fit recevoir à bras ouverts; et celle-là lui servit à escroquer des dupes provinciales et des jeunes gens sans expérience. Sa valeur ne lui fut pas inutile non plus, elle l'aida à conserver ce qu'il gagnait par ces honnêtes moyens, et elle lui donna même une certaine réputation de brave homme qu'il ne méritait point.

Pendant qu'il vivait ainsi, il lui arriva une aventure qui lui causa une extrême frayeur. Il demeurait en chambre garnie dans la rue Saint-André-des-Arts, et il avait deux laquais auxquels il avait donné de belles livrées. Un des deux, qui se mêlait d'avoir comme son maître des maîtresses entretenues, lui vola une somme considérable pour payer la pension de ses belles. Son maître le fit prendre; il fut mené au Châtelet, et il fut interrogé le lendemain : il protesta qu'il était innocent, qu'il ne sa-

vait rien de ce qu'on lui imputait, et que, s'il y avait un voleur dans la maison, c'était celui-là même qui l'avait accusé d'en être un. On rapporta ce discours à Cartouche, et il appréhenda que cela ne fît une mauvaise impression sur l'esprit des juges, et qu'ils ne s'avisassent de vouloir vérifier cette accusation. Tandis qu'il était dans des transes mortelles, et qu'il était sur le point de se cacher, un exempt de monsieur d'Argenson vint lui ordonner de sa part de le suivre chez ce magistrat qui l'attendait. Il obéit en tremblant, et il demeura dans la grande chambre d'audience, en attendant que ce juge y vînt. Elle était pleine de gens, qui étaient cités comme lui, et dans une autre conjoncture *il se serait diverti*, disait-il, *de voir l'air inquiet des uns et la mine effrayée des autres.* Enfin monsieur d'Argenson sortit de son cabinet, et il expédia deux ou trois affaires. Ayant trouvé ensuite sur son rôle l'affaire d'un meunier dont il ne put pas dire le nom. *Chapeau blanc*, disait-il, *où es-tu ?* Le meunier était dans l'assemblée, et il voyait bien qu'on s'adressait à lui. Cependant il ne dit mot et il ne fit pas. Le sévère magistrat, irrité de son silence. dit tout haut : *Chapeau blanc paiera quarante sous d'amende.* Il l'appela ensuite une seconde fois, et il le condamna par contumace à quatre francs.

Mais rien ne put faire cesser l'opiniâtre silence de l'entêté meunier ; et il eut beau entendre dire : *Chapeau blanc ; Chapeau blanc, réponds, paiera six fr., huit fr., dix fr. d'amende*, il demeura immobile comme un terme, et il n'ouvrit pas la bouche, jusqu'à ce qu'il s'entendît mettre à l'amende de dix écus. Alors, ôtant son chapeau et le jetant en l'air : *Paie donc, Chapeau blanc*, dit-il, *j'aime encore mieux que tu paies que moi.*

Cette action fit rire M. d'Argenson, et la troupe suppliante qui l'environnait, se fit, comme c'est la coutume, un devoir de l'imiter. On passa ensuite à l'examen de l'affaire pour laquelle Cartouche avait été appelé, et un huissier lui fit signe d'approcher. Il était pâle comme un mort, et s'attendait à être interrogé sur les dépositions de son laquais. Mais il fut agréablement détrompé par les questions qui lui furent faites sur un duel dont il avait été témoin le jour précédent. Il reprit courage alors, et il

commença à respirer. Il répondit ce qu'il savait, on lui fit signer sa déposition, et il fut renvoyé chez lui.

Ainsi il en fut quitte pour cette fois-là, mais il ne le porta pas loin. Quelques personnes qui s'étaient trouvées mal de sa subtilité, en faisaient des plaintes partout, et elles ne lui épargnaient aucun des titres glorieux qu'on donne à un escroc. Lorsqu'ils surent que son valet avait déposé contre lui, quoique sans aucune preuve, ils se firent un plaisir malin de l'apprendre à tout le monde; il arriva ce qui arrive souvent en pareil cas. Ils eurent l'imprudence de tourner cette affaire à leur gré, d'y ajouter ce qui leur plut, et d'interpréter sinistrement certaine circonstance; on eut la malignité ou la faiblesse de les en croire sur leur parole. Cela fut cause qu'il se vit chassé honteusement des lieux qu'il fréquentait, et hors d'espérance d'y rentrer. Dans cette extrémité, il se défit petit à petit de son laquais et de ses bijoux, et il fut réduit, après avoir fait argent de tout, à faire argent des hommes mêmes. Cela signifie qu'il devint commissionnaire des officiers et des sergens qui faisaient des recrues à Paris, et qu'il se chargea du soin de leur amener des dupes. Cet emploi, qui fait subsister en temps de guerre nombre de gens oisifs, le faisait subsister, et il y avait encore joint une autre dignité dont je vais parler.

Il trouva le moyen de s'introduire dans la maison de M. d'Argenson, et de lui faire entendre qu'il avait des moyens certains de découvrir les voleurs, et de les lui livrer. M. d'Argenson, qui n'avait encore été instruit de cela que par un bon ami de Cartouche, fut curieux d'entendre de sa propre bouche l'explication de ce projet. Il le fit venir: l'autre lui parla avec une assurance singulière, lui fit toucher au doigt la sûreté des voies qu'il prétendait, et il obtint enfin un écu par jour de gage. Dans cette nouvelle charge, il travailla à s'attirer les bonnes grâces du lieutenant de police, il lui rapportait tout ce qu'il en entendait, il lui apprenait tous les vols qui se commettaient, les noms de leurs auteurs, les lieux où ils demeuraient, et jusqu'à leurs moindres pas.

D'un autre côté il satisfaisait par-là son humeur vindicative et son ambition tout à la fois. Aucun de ses anciens confrères ne lui échappait, s'il avait eu le malheur de mé-

riter sa colère, et il se faisait des amis dont il espérait de se faire des sujets dans un temps favorable, en les protégeant et en les avertissant de ce qu'on tramait contre eux. Mais une cruelle disgrâce renversa ou du moins retarda l'exécution de ses desseins, et le fit sortir de Paris.

Certain sergent, qui faisait des levées, l'avait prié de lui livrer cinq soldats, moyennant un prix raisonnable, dont ils étaient convenus. Cartouche travailla tant qu'il en déterra quatre; mais il eut beau chercher, courir, n'oublier aucun cabaret sans le visiter; le cinquième ne vint point, il l'alla dire au sergent. Celui-ci répondit qu'il en était fâché, parce qu'il avait un ordre exprès de partir le lendemain; que cependant il lui était obligé de ses perquisitions; qu'il ne manquerait pas de le payer avant de se dire adieu, et qu'il le priait de vouloir bien l'aider à conduire les nouveaux hommes à la Villette. C'était aussi un des métiers de Cartouche que celui-là; ainsi il ne fit nulle difficulté d'y consentir, il lui promit d'être prêt à l'heure marquée.

Le jour suivant ils montèrent en carosse, après avoir déjeûné copieusement; ils descendirent à la Villette, où ils déjeûnèrent une seconde fois, et après cela le sergent le pria de l'accompagner encore jusqu'à Meaux. Tant de vin bu lui avait donné une complaisance excessive, et il ne soupçonnait aucun artifice. Il se laissa donc aller aux instantes prières de son ami, et ils entrèrent à Meaux sur le soir.

Arrivés à l'auberge, ils se firent apporter un bon souper et quelques bouteilles de liqueur qui l'envoyèrent de bonne heure à son lit, et il ne s'éveilla que sur les sept heures. Mais quel réveil! il avait les mains liées, cinq hommes, c'est-à-dire le sergent et ses quatre soldats l'environnaient, et on lui assigna qu'il était engagé, et qu'il fallait se lever et marcher dans l'instant. Il eut beau protester que rien de cela n'était vrai, qu'il n'avait point reçu d'argent, et qu'il n'avait point bu à la santé du roi, on protesta par des sermens pareils aux siens qu'on avait dit la vérité, qu'il fallait qu'il prît la route de Flandres, s'il ne voulait pas être maltraité. Il eut recours ensuite à de terribles invectives contre la mauvaise foi du sergent qui l'avait attiré dans ce piége; mais cela lui servit aussi

peu que tout le reste, et l'on ne fit que rire de ses beaux discours sur l'amitié violente.

Enfin il prit l'unique parti qu'il y avait à prendre, et il suivit la troupe d'aussi bonne grâce qu'il put. Ils arrivèrent en peu de jours au régiment, et Cartouche fut distingué des autres par son capitaine, parce qu'il avait meilleure mine qu'eux.

Il se distingua lui-même dès la première campagne par son exactitude à remplir ses devoirs, et par le courage qu'il fit paraître en diverses occasions. Ces qualités et l'amitié de ses supérieurs procurèrent son avancement, et son génie ambitieux se promettait tout de la continuation de la guerre lorsqu'elle vint à finir. Ce changement imprévu avec lequel il n'y avait plus rien à espérer pour lui, lui fit demander et obtenir aisément son congé, et il revint à Paris sans avoir rien du tout, et même sans aucune ressource.

La paix avait réduit nombre d'officiers et de soldats au même état, et les uns, faute de savoir travailler, les autres, faute de le vouloir, se voyaient dans la triste nécessité de mendier ou de mourir. Comme il connaissait une grande quantité de ces personnes-là, il leur insinua qu'il fallait voler; comme il avait acquis l'estime ou l'amitié de la plupart, il vint facilement à bout de leur persuader une chose à laquelle plusieurs d'entre eux étaient déjà portés. Une chose qui le rendit encore maître d'eux dans cette occasion, c'est qu'il avait eu l'adresse auparavant de se rendre maître de la réputation des uns et de la vie des autres, en leur dérobant des secrets importans. Ainsi chacun aurait hasardé l'un ou l'autre en le trahissant.

Après cela il exigea de chaque particulier des sermens exécrables qu'ils ne découvriraient jamais, et qu'ils garderaient la même fidélité à leurs complices, quand il les leur aurait fait voir; et aucun d'eux ne balança de le satisfaire là-dessus. Il ne s'agissait plus que de les assembler tous en quelqu'endroit, et il le fit une belle nuit du dimanche au lundi, sur le boulevard. Ce fut le premier chapitre général de cet ordre naissant. Il était alors composé de près de deux cents hommes, dont les uns étaient devenus fripons étant soldats. Ce n'étaient que jeunes gens de famille pris dans le séminaire de Saint-Lazare, où ils

étaient en pénitence ou engagés à la sortie d'une académie de jeu, où ils s'étaient ruinés, ou pris dans un de ce honorables lieux où il entre peu d'honnêtes gens, et d'où moins de gens encore sortent sans avoir exposé leur vie, leur bourse ou leur santé. On y voyait encore de jeunes apprentis de quelque métier. Ceux-là avaient quitté leurs boutiques par une noble ambition de porter l'épée, ou par une généreuse honte de paraître bourgeois modestes, ou enfin par le dégoût d'un travail pénible.

Il est vrai que quelques-uns avaient pris le parti des autres, ou malgré eux comme Cartouche, ou forcés par une extrême pauvreté, et portés par leur désespoir. Mais le plus grand nombre était des premiers. Lorsque Cartouche les vit tous réunis, il les félicita de leur résolution, et les encouragea par la vue les uns des autres à oser tout entreprendre. Ensuite il leur proposa d'élire un chef, et de faire des lois inviolables pour tout le corps Ce discours fut honoré d'une approbation universelle. On lui déféra le suprême commandement, le soin de dresser un code, et celui d'instruire, dans l'art de tuer et voler, ceux qui n'avaient encore aucune expérience. Après cela on le pria de convoquer au plus tôt une seconde assemblée où l'on pût examiner ses lois, et en jurer l'exacte observation. Il le fit, et chacun se sépara à l'instant dans un profond silence.

Lorsque Cartouche s'en allait lui-même, une chose à laquelle il ne s'attendait pas lui fit beaucoup de peur. Un mendiant chargé de vin, qui n'avait pu le porter plus loin que jusqu'à un certain fossé, y dormait d'un profond sommeil. Quand la troupe noctambule s'assembla, le bruit qu'elle fit le réveilla, et il aperçut, à la clarté de la lune, que c'étaient tous gens de guerre, et qu'ils paraissaient tous dans un grand respect devant un certain homme d'entre eux qui lui parlait. Il fit tout ce qu'il put pour entendre; mais comme on parlait à demi bas, qu'on était éloigné de lui, et que de plus on était en plain air, il fit des efforts inutiles; ainsi il ne put en juger que par les apparences. Quand tous les membres du conseil furent dispersés, il sortit de son lit, et courant comme il pouvait après Cartouche qu'il avait assez bien remarqué, *monseigneur le général*, dit-il, *ayez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim.*

Cartouche, à ce titre nouveau qu'on lui donnait, crut être découvert, et il demanda d'un air inquiet à ce pauvre d'où il le connaissait. *Monseigneur,* lui répondit l'autre, *je vous connais bien, je vous ai vu avec vos soldats et vos officiers, et j'ai bien jugé que vous ne pourriez être autre chose qu'un généralissime, ou au moins un lieutenant-général des armées du roi. C'est pourquoi j'espère que vous aurez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim, et qui priera Dieu qu'il bénisse vos entreprises.* Cartouche à ce discours ne put se tenir de rire, et après avoir donné quelque chose à ce mendiant, disparut et rentra dans Paris.

Peu de jours après il assembla les confédérés une seconde fois, il leur lut les lois qu'il avait rédigées par écrit, et il les obligea à faire un serment solennel qu'ils les observeraient toujours. Il exigea encore d'eux qu'ils lui accordassent le pouvoir despotique de punir de mort ceux qui les enfreindraient; et, après l'avoir obtenu, il jura de son côté qu'il ne pardonnerait à personne, pas même à ses propres frères, que j'ai oublié de dire qu'il avait su débaucher.

Depuis ce temps-là il s'appliqua à former des sujets, leur endurcir l'ame, et à habituer leurs mains au vol et leur cœur au meurtre. Il en montra lui-même l'exemple, et bientôt on n'entendit parler dans tout Paris que de gens volés, jetés dans la rivière, et assassinés dans les rues et sur le pont-neuf.

En même temps d'autres s'occupaient dans les maisons, crochetaient les meilleures serrures, montaient avec des échelles de corde dans les chambres. Quelques autres, qui avaient les églises et lieux publics pour leur département, y escamotaient les mouchoirs, les dragonnes et les bijoux avec de véritables mains, tandis qu'avec des mains de cire couvertes d'un gant, et qui sortaient de dessous un manteau, ils persuadaient à tout le monde qu'ils priaient Dieu.

Les choses furent dans cet état depuis la paix d'Utrecht jusqu'à l'année mil sept cent dix-neuf. Jusqu'alors leurs profits, tout grands qu'ils étaient, suffisaient à peine pour tant de gens. Il est vrai que monsieur d'Argenson en attrapait tous les jours quelques-uns, mais il en revenait d'autres au même moment.

Il ne fallait pas seulement partager l'argent entre eux tous, ils avaient des espions gagés partout, et même jusque parmi les archers. Il fallait les entretenir et payer exactement leurs quartiers. Les ouvriers qui travaillaient pour eux et qu'ils employaient à dénaturer leurs vols, ceux qui les recevaient, ceux qui les logeaient, ou chez qui ils avaient loué des retraites dans chaque rue en cas de besoin pressant, tous ces gens-là étaient fort chers, et il ne fallait pas leur manquer d'un moment.

Ce n'est pas tout. Certaines donzelles leur servaient d'appeau, et elles leur livraient tous les jours nombre de jeunes abbés de province, et des jeunes gens qu'ils dépouillaient, et qu'ils tuaient en cas de résistance. Elles vendaient ces services-là à proportion du danger auquel elles s'exposaient, et cependant les voleurs étaient encore trop heureux de les payer.

Il est visible par ce détail qu'ils ne pouvaient pas s'enrichir, et que leurs vols ne suffisaient qu'aux dépenses ordinaires auxquelles ils étaient obligés. C'était cela même qui les tenait dans le désordre, et n'ayant que deux extrémités à choisir, ou celle de vivre dans leurs crimes, ou celle de mourir de faim, ils avaient trop peu de vertus pour se résoudre à choisir la seconde. Mais lorsque tout l'argent du royaume eut été converti en papier, leur fortune devint florissante. Un seul porte-feuille qu'ils prenaient les mettait à leur aise, et Cartouche surtout y faisait des profits considérables qu'il partageait avec ses amis particuliers.

Cette facilité de faire des captures considérables les anima tous, et ils inventèrent de nouveaux moyens de voler. Lorsqu'ils avaient remarqué quelqu'un faire un gros négoce dans la rue Quinquampoix, ils le suivaient partout, et à la première occasion ils l'arrêtaient ainsi : ils avaient des bâtons armés d'une boule de fer, ils en donnaient un coup sur la tête, et tandis qu'il tombait étourdi, ils le fouillaient à leur aise. D'autres avaient fait des masques de poix, et ils en couvraient le visage et la bouche de ceux qu'ils voulaient voler; et d'autres, en les aveuglant avec une poignée de poussière, en venaient aussi à bout.

Les grands chemins n'étaient pas plus sûrs que Paris,

et tous les jours on arrêtait des coches, et on les pillait à la vue de tous ceux qui les gardaient, ou qui étaient dedans. La diligence fut volée ainsi le vingt-huit avril mil sept cent vingt-un, près de Châlons. Ils vinrent masqués, et tuèrent le postillon, firent descendre tout le monde, et, après leur avoir lié les mains sur le dos, et les avoir mis ventre contre terre, ils prirent cent quatre-vingt mille livres. Le reste, qui montait à deux cent mille, ils furent contraint de le laisser au milieu du chemin, faute de pouvoir l'emporter.

Cartouche lui-même en vola un de cette manière-ci. Il prit avec lui un officier, et ils partirent ensemble de grand matin, suivis d'un unique valet. Dès qu'ils furent un peu éloignés, Cartouche ordonna à son compagnon de tuer le domestique qu'il avait amené, de peur qu'il ne les trahît, et ils continuèrent ensuite leur route; ils arrivèrent au coche, et, quoiqu'ils ne fussent que deux, aucun n'osa leur résister, et ils se rendirent les maîtres de tout. Ils repartirent aussitôt, et ils furent à peine à quelques lieues, que Cartouche tua l'officier qui l'avait aidé, et se rendit son héritier universel.

Ces voleurs ayant excité la frayeur et les plaintes de Paris, on redoubla le guet, et on y ajouta une grande quantité de soldats auxquels on donnait trente sous par jour, et qui faisaient la garde alternativement. On ne se contenta pas de ces précautions, peu de temps après on ordonna à tous les vagabonds et gens sans aveu de déguerpir, et l'on défendit à tous armuriers de vendre des armes de quelque sorte que ce fût, sans une permission expresse du prévôt des marchands. Cela ne suffisant pas encore, on fit enlever toutes les armes chez les marchands par ordre de la cour; mais cela ne produisit que peu d'effet. Les voleurs s'assemblaient par troupes, et ils battaient pendant la nuit des brigades entières du guet. Outre cela la plupart de ceux-ci craignaient Cartouche, et les autres étaient ses pensionnaires, et sa hardiesse ou son adresse le sauvait toujours.

Cependant on prit quelques-uns de ses compagnons. Joseph Lami, juif, fut un de ceux-là. Il avait poignardé un autre Juif, et assommé sa femme. Il fut arrêté et rompu après avoir été baptisé. Au reste on a rapporté que ce

n'était pas là la première fois qu'il avait changé ou plutôt feint de changer de religion, et qu'il l'avait déjà fait en différens endroits. On ajouta qu'il avait une femme à Vienne et une autre à Lille, outre celle qu'il avait à Paris. On fit ce qu'on put pour avoir Dumesnil, premier officier de Cartouche, complice de Joseph Lami, mais il fut plus habile ou plus heureux que son camarade.

A peu près dans le même temps le nommé la Madeleine, dit Beaulieu, l'un des principaux associés de Cartouche, fut condamné au supplice par le Châtelet. Mais il appela de cette sentence au parlement. Le jugement de son affaire traîna long-temps, il expira à la question, dans le temps même que son capitaine la souffrait. Le nommé Lamoureux, fils d'un tireur d'or, fut accusé d'avoir assassiné un joaillier nommé Poullet; mais cette affaire se termina à l'avantage du prisonnier. Plusieurs autres furent pris comme lui, mais ils eurent moins de bonheur, et ils furent tous punis.

Jusque là aucun d'eux n'avait voulu déclarer Cartouche à la question, et des gens qui ne s'étaient fait aucun scrupule de violer toutes les lois, s'étaient fait une bizarre religion de respecter le serment qu'ils lui avaient prêté de ne le dénoncer jamais. On ne savait donc rien autre chose, sinon qu'il y avait une nombreuse bande de voleurs, et l'on en ignorait le chef. A la fin quelques-uns d'eux, vaincus par la rigueur des tourmens, ou portés par des vues de religion, commencèrent à parler de lui, et on commença à le connaître alors.

Cela n'empêcha pas qu'il ne fît un tour aussi hardi et aussi subtil qu'aucun de ceux qu'il avait faits. Il avait amassé quatre mille louis d'or, et il avait envie de les redoubler. Il prit avec lui trois camarades qu'il habilla magnifiquement, et ils allèrent chez un banquier, qu'ils prièrent de leur donner une lettre de change de pareille somme à tirer sur Lyon; ils n'eurent pas de peine à obtenir ce qu'ils demandaient, et ils l'engagèrent en même temps à écrire à son correspondant par le premier ordinaire, parce que, disaient-ils, l'un d'entre eux allait prendre la poste pour Lyon, où il en aurait besoin d'abord.

Dès que cela fut, ils contrefirent la lettre de change, la donnèrent à un des leurs qu'ils firent partir en poste pour

recevoir l'argent à Lyon aussitôt que le correspondant y recevrait la lettre d'avis, et ils retournèrent chez le banquier : lorsqu'ils furent sûrs que la lettre qu'il avait écrite était bien loin, ils lui rendirent sa lettre de change, en lui disant que la personne qui devait aller à Lyon avait reçu un contre-ordre ; ils le prièrent de leur rendre leur argent, en se payant de ses frais. L'honnête banquier leur accorda tout encore ; ils rentrèrent chez eux riches de huit mille louis d'or, car leur commissionnaire se fit payer de sa fausse lettre de change à Lyon, et revint trois jours après à Paris.

Il s'en fallut peu qu'il ne fît le lendemain un aussi grand coup. Il fit donner avis à un jeune abbé de condition, nommé de Ville ..., qu'il y avait de magnifiques meubles à vendre dans une maison de la place aux Veaux, qu'il aurait pour quatre-vingt mille livres ce qui en avait coûté cent soixante et dix mille. Cet offre tenta ce seigneur, qui cherchait alors des meubles, et il se rendit au lieu assigné sur les trois heures après dîner. Il monta d'abord au premier étage, et demanda la personne qui lui avait écrit. On lui dit que c'[illegible] plus haut : il monte, on le renvoie encore plus haut. Cela commença à l'étonner; cependant il passa outre, et il était déjà au cinquième étage, où à peine il voyait la place de ses pieds. Tout d'un coup il aperçut une chambre nue, où deux hommes, à mine affreuse, se promenaient le poignard à la main; il veut retourner sur ses pas et s'enfuir, il découvre deux autres hommes qui étoaent dans la même attitude derrière lui.

Dans un danger pressant, on ne consulte que sa frayeur. Il était sur le haut d'un de ces escaliers qui sont en tournant. Il aperçut une corde de lanterne qui pendait depuis le haut de la maison jusqu'à dix pieds du bas, il se lança dessus, se glissa tout le long, et se trouva à terre en un moment, quitte d'un péril extrême, pour en avoir eu ses mains un peu écorchées.

Le parlement, irrité de tant de crimes, et de voir qu'il faisait des efforts inutiles pour délivrer Paris, donna des ordres particuliers contre Cartouche; il promit de grandes récompenses à qui le livrerait; il fit faire son portrait à toutes les maréchaussées. D'un autre côté, M. le Blanc,

ministre de la guerre et des affaires étrangères, fit publier deux mille livres pour qui le prendrait. Ces promesses animèrent plusieurs personnes à le chercher; on le suivait à la piste, et il était toujours sur le point d'être surpris.

Un jour entre autres on eut avis qu'il était dans une maison de la rue de Seine, et qu'il était aisé de venir à bout de lui. On commanda aussitôt un exempt, des archers et des gardes du corps, et on leur ordonna d'approcher et de l'investir sans bruit. Une récompense de mille francs, jointe à tout cela, fit des effets merveilleux. Tout fut exécuté avec tant de diligence et de secret, qu'aucun de la bande ne put avertir Cartouche à temps, et qu'il ne sut ce qu'on lui préparait que par le bruit qu'il entendit. Il mit d'abord la tête à la fenêtre d'une chambre où il était; et, voyant qu'il était entouré, qu'il n'y avait point d'espérance de se sauver, il résolut de vendre sa vie le plus cher qu'il pourrait. Il commença par barricader sa porte; il y roula tout ce qu'il trouva de meubles, et la mit en état de soutenir un siége.

Ensuite, tirant ses pistolets dont il portait toujours trois paires sur lui, et dont un avait six coups, il fit feu sur les archers, dont il en blessa quelques-uns, et fit de vains efforts pour tuer leur exempt, qu'il connaissait pour un homme à ne lui faire aucun quartier. Enfin, voyant qu'il le manquait toujours, il rechargea ses pistolets une seconde fois, et fit une seconde décharge qui tua un archer. Cette résistance et les reproches que la populace assemblée faisait aux gardes, que Cartouche seul les ferait tous fuir, les irritèrent au dernier point. Ils firent de nouvelles tentatives pour forcer la retraite de leur ennemi, et, s'exhortant les uns les autres à monter les premiers, ils montèrent enfin tous.

Les munitions commençaient à manquer à Cartouche, le nombre de ceux qui l'assiégeaient devenait plus grand de moment en moment, et ses forces diminuaient à mesure que le danger augmentait. Il ne jugea pas à propos de différer plus long-temps à se sauver, il n'en avait qu'un seul moyen, il le saisit. Il ôta ses habits, qui auraient pu l'embarrasser et le faire reconnaître, monta par la cheminée, et, courant de toit en toit, il entra dans le grenier de la première maison qu'il trouva accessible.

Ceux de ce logis, ignorant ce qui se passait, lui demandèrent qui il était, et pourquoi il fuyait. Il leur répondit que des créanciers le poursuivaient, et qu'il avait été obligé de prendre ce parti pour échapper des mains de leurs archers. L'air dont il fit ce discours, la vraisemblance qu'il y avait à ce qu'il disait, persuadèrent ces bonnes gens, et il leur fit pitié. Ils lui donnèrent au plus vite de vieux haillons, à la faveur desquels il sortit, et il eut l'audace de traverser en cet équipage la rue de Seine, pleine encore de gens qui attendaient immédiatement que des archers eussent fini le différend qu'il y avait entre eux à qui n'entrerait pas le premier.

Une autre fois il les trompa d'une manière plus subtile encore. Il était dans une certaine maison, où une nymphe lui donnait de tendres rendez-vous; il fut trahi, les archers vinrent, et il les entendit. Il était nuit alors, l'escalier était obscur, et au cinquième étage il y avait une bouge qu'il connaissait. Il y monte doucement, et, armé de ses fidèles pistolets qui l'accompagnaient toujours, il attend ses gens en bonne dévotion. Il les entendait, à ce qu'il a dit depuis, monter à petit bruit, et se dire tout bas : *Nous le tenons.* Enfin ils entrèrent au second étage qu'on leur avait indiqué; et, tandis qu'ils y cherchaient de tous côtés, Cartouche, qui n'y était point, descendit sans faire semblant de rien, et se présenta pour sortir. Deux archers qui gardaient la porte se retirèrent pour le laisser passer, et lui demandèrent si Cartouche était pris : *Non*, leur dit-il, en leur tirant deux coups de pistolet, *le voici.* En même temps il s'évada à la faveur de la foule et de la nuit.

Je ne m'arrêterai point à un autre tour qu'il joua à des gens qui le cherchaient aux Gobelins. Il y était, et un de ses amis y était avec lui. Un espion vient avertir en secret Cartouche que des archers arrivent, qu'il est perdu, et qu'on le reconnaîtra à son habit bleu, que c'est l'indice qu'on leur a donné de lui. Il ne se déconcerta point.

Mon cher, dit-il à son camarade, *tu as un habit rouge; j'en ai besoin pour un moment, donne-le moi, je reviens* L'autre n'en fit pas de difficulté, parce qu'il ne soupçonnait rien. Ils changèrent de juste-au-corps, et Cartouche passa au milieu des archers. Ceux-ci, étant

entrés dans les Gobelins, aperçurent l'homme au juste-au-corps bleu, le saisirent et le menèrent au Châtelet. Mais il en sortit quelques jours après, lorsqu'on eut reconnu qu'on s'était trompé.

On n'était pas si occupé de la poursuite de Cartouche qu'on ne cherchât aussi à s'assurer de ses complices. On en prenait de temps en temps quelques-uns, et ils ne languissaient pas long-temps dans leurs prisons. Cela les obligea de songer à leur propre sûreté, et de se la procurer par de nouveaux artifices. Les uns prirent des robes de moines, et les autres endossaient le harnais sacré, et, couverts d'un petit collet et d'un habit noir, ils déguisèrent leur véritable condition. Cette invention procura encore un autre bien à la troupe. Ils s'insinuaient sous cet habit privilégié dans les cafés et dans les plus belles compagnies; ils attrapaient des secrets dont ils tiraient un grand usage, et tous les jours ils apprenaient, ou les moyens d'éviter les embûches qu'on leur tendait, ou ceux de faire de grandes captures.

Tandis qu'ils travaillaient ainsi à se mettre à couvert, leur capitaine-général ne négligeait point ce qui les regardait. Sorti à peine de tant de pas dangereux, et menacé à tous momens d'en rencontrer de nouveaux, il commença à faire de sérieuses réflexions sur les dangers qu'il courait d'être pris. Elles l'épouvantèrent malgré lui, et il ne put venir à bout de dissiper ses frayeurs. Cependant il les dissimula, soit qu'il eût honte d'en faire un aveu public, soit qu'il eût peur que cet aveu n'abattît le courage de ses sujets.

Ses meilleurs amis ne laissèrent pas de s'en apercevoir, et, sans lui en témoigner rien, ils lui firent leur cour, en lui proposant de s'éloigner de Paris, et d'attendre dans quelque province que l'orage qui le menaçait fût un peu éloigné. Ils le proposèrent ensuite au corps entier, et ils déclarèrent qu'en cas qu'il ne le voulût point, il fallait l'y obliger. Cette affaire fut reçue différemment des différens membres. Les uns prétendaient qu'il devait demeurer à Paris, et s'y tenir toujours caché, que cela était de son intérêt, parce que les chemins étaient couverts de maréchaussées, qu'elles avaient toutes son portrait, qu'il tomberait infailliblement entre leurs mains,

et que de plus c'était l'intérêt général de toute la compagnie, que chacun d'entre eux avait besoin d'être conduit par les conseils de ce général, et soutenu par son exemple et son intrépidité.

Les autres alléguaient au contraire qu'il courait toutes sortes de risques à Paris, et que, s'il était malheureusement pris, le courage manquerait à la plupart, mais que, hors de la ville, il serait hors de portée de ses ennemis; qu'il s'était fait des asyles partout, et que du fond même de ses asyles il présiderait dans les entreprises périlleuses.

Enfin ce dernier avis l'emporta dans le conseil, et tous ceux qui le composaient supplièrent Cartouche de s'absenter, et de céder à la force et au temps. Il feignit d'abord que cet avis lui déplaisait extrêmement, et il se rendit ensuite comme un homme qui le faisait plutôt pour tranquilliser leur esprit, que pour son propre intérêt. Il ordonna qn'on fît courir adroitement le bruit parmi ceux qui n'étaient pas des assemblées secrètes, qu'il était allé dans les villes circonvoisines y encourager leurs compagnons distribués partout, et qu'il reviendrait au plus tôt. Ayant donné après cela les ordres nécessaires, et nommé des officiers généraux pour commander en son absence, il se retira à Orléans, accompagné de deux hommes capables de franchir les plus grands périls, et dont Saint-Etienne, son successeur, était un.

Rien alors ne paraissait plus intéressant que ce qui regardait Cartouche. Les conversations roulaient sur lui, et quelqu'un entrait-il dans une compagnie, on avait oublié de le saluer, on lui demandait avec un empressement inquiet : *Vous qui venez de dehors, que savez-vous de Cartouche? En parle-t-on? L'a-t-on vu? Est-il pris?*

On publia bientôt qu'il n'était plus à Paris, et qu'il avait soustrait sa tête du danger présent. Cette nouvelle fut à son tour le sujet sur lequel tout le monde s'entretint. Quelques-uns la croyaient vraie, et d'autres soutenaient que c'était une feinte adroite, et que c'était l'ouvrage de ses partisans, qui s'en servaient pour mieux couvrir leur jeu.

On ne fut pas long-temps dans le doute là-dessus. Les

maréchaussées eurent les ordres de n'oublier aucunes routes où ils ne cherchassent pas, et de le prendre mort ou vif. Les magistrats des villes et les intendans des provinces eurent aussi des ordres pressans, et on ne négligea rien pour l'arrêter. Cependant il traversa une assez grande quantité de pays sans être reconnu nulle part, et il eut l'adresse de faire semer de faux bruits sur le lieu de sa retraite.

Ce fut ce qui donna lieu à l'erreur où bien des gens furent sur cet article-là. Ils crurent qu'il était véritablement en Lorraine comme il l'avait fait publier par ses émissaires; et comme on ajoute toujours à ce qu'on a entendu dire, on fit je ne sais combien de contes ridicules sur ce voyage. On disait qu'il était en cour du duc de Lorraine, qu'il y était sous-cuisinier, et que plusieurs Français l'y avaient vu. Sur cette balle on avait bâti un fade roman: on le supposait amoureux d'une petite souillonne, dont les appas crasseux avaient attendri son cœur, et on lui donnait des aventures réelles avec cette personne imaginaire. On finissait ce prétendu voyage par le passage du héros en Angleterre, et ensuite en Hollande; mais la vérité est qu'il se retira à Bar-sur-Seine, et qu'il y demeura sous le nom de Charles Bourguignon. Voici comme la chose se passa.

Il apprit, avant d'arriver en ce lieu, qu'il y avait une vieille bourgeoise qui avait eu un fils du nom que je viens de dire; que ce fils étant passé en Amérique, elle n'en avait plus eu de nouvelles, et qu'elle le croyait perdu. Il fit d'abord son compte de passer pour ce fils, et il s'informa si bien des particularités qui le regardaient, que la pauvre veuve le crut de bonne foi, et le reçut avec une joie incroyable dans sa maison. Cette imposture lui procura un double avantage; elle le fit vivre aux dépens d'autrui, et elle empêcha qu'on ne s'étonnât de lui voir faire un long séjour en cette ville, ce qui lui serait arrivé infailliblement sans cela.

Au reste la plupart de ses sujets n'étaient pas mieux instruits que les Parisiens du véritable lieu de sa retraite, et ils le croyaient partout où on le disait. C'était encore un effet de sa prudence, duquel il se trouva bien. Plusieurs d'entre eux furent pris, appliqués à la question, et con-

traints de dire où était leur capitaine-général. S'ils l'avaient su et qu'ils l'eussent avoué, il était perdu. On n'aurait pas pu l'avertir à temps; et, quand même les espions l'auraient fait, il aurait eu de la peine à se sauver dans ce pays-là, parce qu'il ne le connaissait pas. Ainsi il n'y eut que ses grands officiers qui en furent instruits, et ils eurent le même soin que lui de le cacher à tout le monde.

Cependant trois de ses complices furent exécutés en place de Grève. Le premier fut, dit-on, un gentilhomme d'une maison illustre. Par considération pour sa famille, on pallia son crime, et on fit croire qu'il n'était accusé que d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. On changea le genre de supplice par les mêmes égards, et il fut pendu le trente août mil sept cent vingt-un. Celui qui avait fait cette exécution fut pris le même jour pour lui avoir dérobé une croix de chevalier qu'il portait. Deux jeunes gens furent rompus quinze jours après celui-ci. Ils n'étaient alors qu'apprentis, et ils avaient volé, l'un sur le grand chemin de Versailles, et l'autre sur celui de Saint-Denis. Quelques mois se passèrent là-dessus assez tranquillement dans Paris. Il ne se faisait plus que des vols. On entendait parler de peu de meurtres, et la troupe était déconcertée de la longue absence de leur chef. Ses maîtresses surtout y trouvaient à redire, et elles attendaient impatiemment son retour. Enfin son esprit inquiet ne lui permit pas de profiter davantage de la simplicité de cette bonne femme, qui lui faisait toujours un accueil favorable, et chez laquelle il trouvait un asyle assuré. Il jugea qu'il était honteux à un homme de sa trempe de n'employer pas les talens qu'il avait pour la destruction des hommes, et il se reprocha, comme un temps perdu dans une lâche oisiveté, celui qu'il n'avait pas marqué par des crimes: son avidité pour le gain, son amour pour le reste et les plaintes continuelles qu'il apprit que ses gens faisaient contre lui, le portèrent encore à se rapprocher de Paris; il y rentra au bout de six mois.

Dès que les confédérés apprirent son retour, ils le félicitèrent en des termes qui marquaient le plaisir que cela leur faisait, les hautes idées qu'ils avaient de lui, et l'heureux augure qu'ils tiraient de le revoir à leur tête, et de combattre sous ses auspices. Il espérait lui-même

qu'on l'aurait oublié, ou du moins qu'on ne serait plus acharné à sa perte, et il se promettait de profiter de cette occasion pour recommencer impunément, ou avec moins de dangers, de nouveaux brigandages. Mais il se trompait. On y redoutait encore son nom, on ne le prononçait qu'avec frayeur, et il devait bientôt y recevoir la punition qu'il méritait.

C'était alors ou jamais qu'il aurait pu faire de nouvelles levées, pour exécuter les vastes projets qu'il avait eu le loisir de méditer à Bar. La dernière suppression du papier en France avait ruiné plusieurs familles. Nombre de gens, élevés subitement au-dessus de leur condition, étaient subitement tombés. Comme ils devaient presque tous leurs nouvelles fortunes à des moyens indignes, plusieurs ne se seraient pas fait un scrupule de la relever par tous ceux qu'on leur aurait proposés, et ils auraient embrassé avec joie le parti que Cartouche aurait offert à leur désespoir.

Mais il se contenta, pendant quelques semaines, d'examiner ce qui s'était passé pendant son absence. Chacun lui rendit compte de son administration dans le département qu'il avait eu, avec la même soumission qu'on aurait pour un prince revêtu d'une autorité légitime et d'un pouvoir ordinaire; et il récompensa ou punit ceux qu'il jugea louables ou criminels. Ces actes d'une puissance souveraine qu'il exerçait sans aucune contradiction, lui faisaient dire à lui-même qu'il était un véritable roi, qu'il avait des maîtresses, des flatteurs, des richesses et des sujets; que comme eux il se faisait plusieurs ennemis par son ambition, et que comme eux encore il allait camper sur les terres de ses ennemis, pour n'être pas à charge à ses peuples. Mais je reviens à mon discours, que j'ai interrompu pour rapporter les siens.

Voyant qu'on avait dépensé plus de soixante mille livres à le poursuivre; qu'on ne serait pas d'avis de les perdre, et qu'ainsi on continuerait de le chercher partout, il résolut d'épargner ses dépenses qu'il était obligé de faire pour l'entretien de ses gens, et de les employer à sa sûreté. Il plaça pour cet effet la plupart de ses complices en qualité de laquais et valets-de-chambre dans les premières maisons de Paris, et il prit des mesures justes avec eux pour les rassembler au premier coup de sifflet. Cela fit

croire dans la suite qu'il avait formé l'affreux projet de faire en une seule nuit un carnage universel des plus riches bourgeois de Paris et des principaux seigneurs de la cour, et que, pendant la confusion qu'aurait produite cette exécution, il aurait eu le loisir de faire en un moment un butin prodigieux.

On alla même plus loin, et on dit qu'il avait eu dessein de tuer le roi, afin de profiter du désordre inévitable que ce régicide aurait causé. Mais on n'assure point que ces discours aient été bien fondés; il y a même lieu de croire qu'ils sont aussi faux que ces prétendus projets étaient chimériques, et Cartouche en effet a nié que rien de semblable lui fût entré dans l'esprit.

Il fit ensuite de nouveaux réglemens, et il s'appliqua à mettre sa personne en sûreté contre la vigilance des archers, afin de n'être plus exposé, ou à tomber dans leurs piéges, ou à s'imposer un exil volontaire loin de cette capitale qui leur fournissait mille agrémens. Pour cet effet il résolut de ne coucher jamais deux fois de suite dans un même endroit; il engagea plusieurs domestiques dans ses intérêts, et il exigea d'eux qu'ils partageraient tour à tour leur lit avec lui par le moyen des doubles clefs.

Quelque temps après qu'il eut pris ces précautions, plusieurs de ses camarades firent une chose affreuse auprès de Meaux. La justice de cette ville avait condamné un des leurs à être roué, et, la sentence exécutée, on avait exposé le corps de ce malheureux sur le grand chemin. Ceux-ci, résolus de venger sa mort, en épièrent l'occasion, et ils la trouvèrent un jour. Une pauvre paysanne passait auprès du cadavre de ce voleur; ils l'arrêtèrent, la moulurent de coups, et l'attachèrent sur la roue à côté de leur camarade à demi pourri. Ils s'esquivèrent après cela : la malheureuse paysanne demeura deux heures entières dans ce triste état. A la fin des voyageurs l'en retirèrent : mais elle ne survécut pas long-temps à son supplice, elle expira avant d'arriver à sa maison.

Tant de crimes, dont Cartouche était ou l'auteur ou le promoteur, ne pouvaient demeurer long-temps impunis. Il le sentait lui-même. Un trouble involontaire et des frayeurs paniques l'agitaient jusqu'au milieu de son som-

meil. Il essayait de les dissiper et de s'étourdir ; mais ses plaisirs étaient altérés par des terreurs continuelles. Le moindre bruit, un visage inconnu, ses amis mêmes, tout l'épouvantait. Il craignait que quelqu'un d'eux n'eût les mêmes craintes que lui, et qu'il ne le trahît pour s'en délivrer. C'est ainsi que Dieu le punissait d'avance, avant que la justice humaine le punît.

Enfin le moment fatal arriva, et il se perdit par les moyens qu'il avait employés pour éloigner sa perte. En admettant grand nombre de scélérats dans sa troupe, il ne leur confiait pas indifféremment tous les secrets qui concernaient le corps. Il fallait avoir passé par toutes les classes, s'être distingué par des exploits considérables, ou du moins avoir de grandes qualités. Alors ils étaient intéressés autant que lui-même à lui être fidèles; et cette communauté de crimes l'assurant d'eux, ils participaient à son intime confidence, et composaient le conseil secret. Au reste, ce n'était pas là l'unique voie par laquelle il avait pourvu à sa sécurité. Quand un des siens avait manqué de fidélité, qu'il paraissait chancelant, ou qu'il n'était que suspect, il usait avec la dernière rigueur du pouvoir despotique qu'on lui avait accordé, et il ne manquait point de tuer son homme ou de le faire tuer.

Ce fut cette cruelle précaution qui fit ce qu'on n'avait pu faire jusqu'alors. Il eut de violens soupçons que plusieurs voleurs de la troupe cherchaient à le quitter, et que quelques-uns même avaient dessein de le trahir et de racheter leur vie des mains de la justice au prix de la sienne. Il sut même qu'un jeune soldat aux gardes était de ceux-là. On lui dit qu'étant devenu amoureux d'une certaine couturière, elle était aussi devenue amoureuse de lui; que cette fille s'étant aperçue, aux belles nippes dont il lui faisait des présens continuels, qu'il était voleur, elle avait tout employé pour le lui faire avouer, et le retirer ensuite de ce mauvais état. On ajouta qu'elle avait déjà plus qu'à demi réussi, que cet amant faisait son possible pour en porter d'autres à le suivre, et qu'il était favorablement écouté de quelques-uns.

Cette espèce de conjuration l'effraya, et il crut que le meilleur expédient qu'il y eût était d'intimider les autres par un exemple dont l'horreur leur ôtât jusqu'à la pensée de lui être infidèles à l'avenir.

Il les fit assembler tous la nuit du onze au douze octobre mil sept cent vingt-un, et, secondé par ses intimes amis et quelques autres, il appela ce jeune homme qu'il soupçonnait, et lui ordonna d'approcher. Lorsque ce misérable fut devant lui, il lui reprocha sa trahison en des termes terribles, et ensuite on l'égorgea, les parties nobles lui furent arrachées, et on lui défigura le visage, afin qu'il ne fût point reconnu. Après cela Cartouche lui-même lui attacha sur l'estomac un écriteau qui portait *que celui à qui on avait fait ce traitement en était digne, et que tous les traîtres comme lui auraient le même sort.* Mais il ne put pas exécuter ses affreuses menaces, on ne lui en laissa pas le temps, et toutes ses ruses ne purent parer le coup fatal.

Du Châtelet, gentilhomme poitevin, et soldat aux gardes, était un de ceux qui avaient été les ministres de sa vengeance contre celui dont je viens de parler. Il ne retourna chez lui que le lendemain de cette action, et son hôtesse lui ayant demandé pourquoi il avait découché, il en donna de mauvaises excuses, accompagnées de cet air troublé que donne toujours une conscience agitée. Cela surprit cette bonne femme, elle le regarda avec plus d'attention, et ayant jeté les yeux sur sa cravate, elle y aperçut quelques gouttes de sang. Toutes ces circonstances lui rappelèrent dans l'esprit ce qu'elle venait d'entendre dire, qu'on avait trouvé, dans la rue du Regard, faubourg Saint-Germain, un corps mort dont la tête était séparée, et le visage plein de coups de couteau. Elle en conçut un léger soupçon contre son hôte, et elle se figura que peut-être il était associé de Cartouche et complice de ce meurtre. Cependant, comme elle le connaissait de longue main, et qu'elle ne lui connaissait pas de mauvaises qualités, ce soupçon ne dura pas long-temps.

Le lendemain du Châtelet découcha encore; et son hôtesse sentit les mêmes pensées renaître dans son esprit. Elle s'y confirma par le bruit qui courut le même jour, que plusieurs personnes avaient été tuées la nuit précédente, qu'on en avait jeté dans la rivière de la Seine, et qu'on avait trouvé un homme massacré dans les filets de St-Cloud. Le même bruit s'augmenta sur le soir, et elle entendit que cet homme noyé avait été attendu au

sortir du café, par des bandits, et qu'ils lui avaient volé un beau diamant qu'il avait au doigt. Cela engagea cette femme à faire de plus sérieuses réflexions sur la conduite que tenait du Châtelet, et sur celle qu'elle devait tenir. Elle fut long-temps indéterminée sur ce qu'elle ferait dans cette circonstance-là. Enfin elle se laissa emporter par la crainte qu'il ne fût véritablement coupable, et que, s'il était pris, on ne l'accusât d'être sa complice, ou du moins d'avoir dérobé à la justice une déclaration qu'elle lui devait. Elle connaissait M. Pacôme, aide-major du régiment des Gardes-Françaises; elle alla le trouver, et l'abordant d'un air altéré, elle lui raconta ce qu'elle savait, et le conjura de ne la mêler en rien dans cette affaire. Il le lui promit; elle partit, et il se fit amener sur-le-champ le soldat soupçonné. *Mon ami*, lui dit-il, *je sais de bonne part que tu es associé de Cartouche; et que tu as eu part aux derniers meurtres qui se sont faits. Avoue-le, ou tu es perdu, il n'y a pas de milieu.* Du Châtelet fut interdit de ce discours, et il ne put s'empêcher de pâlir. Cependant il nia tout, s'excusa, et affecta même de répandre des larmes.

Mais M. Pacôme ne fut point dupe de ces artifices. Il le pressa, lui fit différentes interrogations coup sur coup, et il le tourna adroitement de tous les côtés. Enfin il le réduisit à un embarras pitoyable, et, jugeant par là des crimes de son homme, il ne le ménagea plus. *Quand on ne m'aurait pas prouvé que tu es coupable*, dit-il, *je le découvre assez aux différens changemens de ton visage et de tes yeux. Ainsi il est inutile que tu le nies. Songe seulement qu'il faut te résoudre à me dire où est Cartouche, ou bien être roué vif dans vingt-quatre heures, et que, si tu ne choisis pas tout à l'heure, je choisis pour toi.* Cet officier offrit cette cruelle alternative d'un ton ferme qui fit trembler du Châtelet. Il avoua tout, après avoir hésité encore un peu, et il déclara qu'il devait aller joindre Cartouche à neuf heures du matin, et qu'il le ferait prendre si on lui donnait une escorte suffisante pour cela.

Monsieur Pacôme n'hésita pas, et il lui donna sur-le-champ un sergent et trente soldats pour l'accompagner dans cette entreprise. Du Châtelet les conduisit à un caba-

ret de la Courtille, nommé le Pistolet, situé entre Berville et Ménil-Montant; et il ordonna à un d'eux d'avancer le premier, et de demander au cabaretier s'il y avait quelqu'un logé chez lui. On fit réponse à ce soldat que non : du Châtelet entra dans l'instant, et il demanda s'il y avait *quatre dames*. C'était le mot du guet ce jour-là. L'hôte répondit à ce mot qu'il n'avait qu'à monter, et il monta en même temps suivi des siens.

Cartouche, qui s'était couché à deux heures, était encore au lit, et trois de ses amis étaient avec lui et se levaient. Ils furent saisis les premiers, et le sergent les donna à garder à six de ses hommes. Craignant ensuite que Cartouche ne se tuât avec ses pistolets, ou qu'il ne tuât quelqu'un, il fit semblant de ne l'avoir pas vu, et il cria tout haut : *Ah! quelle fatalité! Cartouche est échappé, et nous l'avons encore manqué.* Ce stratagème fit croire à ce voleur qu'effectivement on ne l'avait pas aperçu; il s'enveloppa de ses couvertures, et se glissa adroitement sous le lit. C'était là que le sergent, qui était un vieux guerrier, l'avait attendu; et ce fut là qu'il le prit, sans qu'il pût faire la moindre résistance. On le lia sur-le-champ, on ne lui donna pas même le temps de s'habiller. On prit ensuite ses pistolets qu'on avait trouvés chargés sur une planche auprès de son lit, et on le conduisit, avec ses associés et son hôte, chez M. le Blanc. Ce ministre ordonna qu'on le menât nu pieds, comme il était, au grand Châtelet, afin que tout le monde le vît; et il ne put s'empêcher de rire de lui avoir vu donner en sortant un coup de pied à un archer qui s'était moqué de lui.

La joie de cette entreprise fut universelle. Il semblait que chacun reçût les deux mille livres promises à celui qui prendrait Cartouche, et qui échurent au sergent et aux soldats qui l'avaient suivi : et peu s'en fallut qu'on ne fît des réjouissances publiques de la capture de ce redoutable chef. On crut même cette nouvelle digne d'être annoncée au roi, et ses courtisans la lui apprirent à son lever. Il parut être satisfait, et il ordonna qu'on en fît une terrible justice. Le conseil, à qui on apprit la même chose en même temps, laissa toutes les affaires, et on ne parla plus que de Cartouche. Les comédiens italiens en firent une pièce intitulée *Arlequin Cartouche*, et le 21 octobre

suivant, les acteurs du théâtre Français représentèrent leur Cartouche en trois actes, qu'ils n'avaient depuis long-temps osé donner plus tôt. Enfin une paix n'aurait pas causé un plus grand mouvement dans les esprits, que cela seul en causa.

D'un autre côté la chambre des vacances du parlement, qui avait depuis long-temps décrété de prise de corps contre Cartouche, envoya le 6 octobre, c'est-à-dire deux jours après sa prise, un décret à la chambre criminelle de la ville, par lequel elle lui enjoignait de se désister du procès de ce malfaiteur. Elle marquait qu'elle avait résolu de le faire elle-même après la Saint-Martin, et elle fondait son droit à ce jugement sur ce que c'était elle qui l'avait cité, et qu'elle avait fait tous les frais de sa détention. Cela excita un démêlé entre ces deux juridictions. Ce démêlé dura plusieurs jours, et il y eut des écrits de part et d'autre. M. Amelot, président de la chambre de la Tournelle, écrivit de la part du parlement à tous les conseillers de sa chambre de juger incessamment Cartouche. Cependant le lieutenant-criminel l'emporta, et il fut autorisé par un ordre de la cour à instruire le procès à la conciergerie, où Cartouche avait été transféré quelque temps auparavant.

Mais j'ai interrompu l'ordre des temps, pour ne point interrompre ce que j'avais à dire de cette dispute entre ces deux cours. Je reprends maintenant le fil de ma narration. Immédiatement après que Cartouche fut arrêté, ses compagnons furent saisis de frayeur; plusieurs d'entre eux s'éclipsèrent incontinent; ceux qui avaient marqué le plus de résolution pendant sa liberté, et qui avaient une plus grande part à ses crimes, ne pensèrent qu'à une prompte fuite. Trente soldats aux gardes furent de ce nombre, et ils disparurent le même jour, dans la crainte d'être dénoncés par du Châtelet, qui avait dénoncé leur chef. Plusieurs autres passèrent dans d'autres régimens pour n'être pas reconnus, et peu de temps après M. de Cantade en montra une liste de cent cinquante à plusieurs officiers qu'il régalait chez lui.

Pendant que cela se passait, Cartouche était dans le cachot à trape du grand Châtelet. Il avait une main liée par-devant et l'autre attachée sur le dos. Six archers le

gardaient à vue, et ils se relevaient de deux heures en deux heures. Toutes ces précautions semblaient devoir suffire, et cependant elles ne suffirent point, apparemment par la collusion secrète des archers. Ce scélérat trouva moyen, en approchant des murailles de sa prison, d'en sonder l'épaisseur avec les fers qu'il portait. Au bruit creux qu'il entendit, il jugea qu'elle devait être voisine de quelque cave, et que, s'il pouvait entrer dans cette cave, il était sauvé.

A l'instant il conçoit la résolution de s'évader par là. Les difficultés qu'il trouvait ne le rebutèrent pas; il se mit en besogne. Un de ses fers n'arrache à chaque moment du mur qu'un grain de sable ou éclat de pierre. Cependant la longueur affreuse de ce travail ne le fatigue point : la liberté est au bout. Enfin il fit un trou assez grand pour qu'un homme y passât. Il en avertit un maçon qui était le triste compagnon de sa captivité, et il l'exhorta à être aussi de la fuite.

Dans de pareilles occasions, je crois qu'on n'a pas le temps de faire de longs discours; mais il n'en fallait pas non plus pour engager ce prisonnier près d'être roué à suivre un homme qui lui présentait l'unique moyen de ne pas l'être. Cartouche passa le premier, son confrère le suivit, et ils descendirent dans un endroit où ils jugèrent que plusieurs tuyaux de privés devaient aboutir. Ils conclurent de là que la Seine devait être proche, et que dans ces grandes caves elle entraînait avec elle les ordures du lieu où elles étaient. Cette pensée fit naître à Cartouche le dessein de trouver l'endroit par où cette rivière entrait, et de sortir par cet endroit. S'il l'avait fait, il était sauvé. Mais le maçon lui dit qu'ils pouvaient monter par un certain tuyau qu'il lui montrait, et qu'ils s'introduiraient dans une cave, d'où ils sortiraient aisément.

Cartouche le crut, ils trouvèrent bientôt la cave dont ils rompirent la serrure sans peine; ils arrivèrent à la boutique d'un layetier. Il ne s'agissait plus alors que d'ouvrir cette boutique sans bruit, et cela était facile à des gens comme eux. Mais un petit chien rompit leurs mesures par ses jappemens continuels La fille de la maison s'éveilla, éveilla son père et sa mère par les cris qu'elle fit en appelant le guet. Le père descendit tenant en sa

main une vieille pertuisane, et de l'autre une chandelle allumée; mais la pertuisane et la chandelle tombèrent de ses mains à l'aspect du terrible Cartouche, et il se crut trop heureux de lui être échappé à la faveur de l'obscurité. Cependant le chien aboyait toujours, et la fille continuait de crier au voleur et au guet. Cartouche tâchait d'appaiser la dernière par ses humbles supplications, et de sacrifier le premier à sa fureur. Mais l'une ne l'écoutait pas, et l'autre trompait la rage du vindicatif voleur par sa petitesse et sa légèreté; il osait même approcher de lui, et lui faire de cruelles morsures aux jambes.

Enfin le guet accourut et enfonça la porte du layetier. Le maçon fut saisi le premier, et Cartouche trouvé dans le comptoir de la boutique, où il s'était ramassé en un petit tas. On les conduisit sur-le-champ à leur premier cachot, d'où l'on résolut de transporter Cartouche à la Conciergerie, ce qui fut exécuté de cette manière-ci. On mit ce malheureux dans un carrosse avec deux exempts à ses côtés, et on le fit partir avec sous l'escorte de huit cavaliers du guet et de onze archers à pied. Etant arrivés à cette prison, un des exempts, voulant sortir du carrosse le premier, pressa un peu son captif. Celui-ci lui dit effrontément : *Fripon, prends garde de me blesser;* en même temps il voulut lui donner un coup; mais un archer le prit par le milieu du corps, et le porta ainsi dans le cachot de la tour de Montgommery, où il devait être jusqu'à nouvel ordre, quoiqu'on eût ordonné de le mettre dans un autre où le fameux Ravaillac avait été mis.

Là il fut enchaîné d'une grosse chaîne de fer, qui tombait du plancher d'une chambre haute, et qui ceignait tout son corps. On transporta à peu près dans ce temps-là plusieurs de ses complices dans la même prison, et on délivra la conciergerie du Châtelet, qui craignait de ne pouvoir pas les garder tous. En elle il y en avait un grand nombre, tous les jours on en faisait des nouvelles captures. Le 31 octobre on en amena cinq d'Orléans. Le 4 novembre suivant on en arrêta sept sur le grand chemin près de la forêt de Senlis. Enfin il en disparaissait tous les jours quelques-uns, et on en prenait encore davantage dans Paris. On y prenait des précautions extraordinaires pour qu'aucun n'échappât.

On arrêtait les étrangers en pleine rue, on les faisait descendre de carrosse, et il fallait qu'ils justifiassent par des preuves authentiques ce qu'ils disaient du lieu de leur naissance, des causes de leur séjour à Paris. De cette manière plusieurs voleurs furent enlevés; le 15 novembre il y en avait déjà quarante-neuf en prison.

Cependant Cartouche n'en découvrait aucun. Bien loin de là, lorsqu'on lui confronta ceux qui étaient dans les prisons de la Conciergerie et du Châtelet, il nia hardiment qu'il connût aucun d'eux, et ils dirent à leur tour qu'ils ne savaiet qui il était. Etant interrogé de même s'il était Louis-Dominique Cartouche, il le nia encore, et il soutint qu'il s'appelait Charles Bourguignon, fils de Thomas Bourguignon, et originaire de Bar-sur-Seine. Comme on continua de l'interroger sur cet article, il demanda une bouteille de vin de Bourgogne, et il dit en plaisantant : *Mon amour pour ce vin prouve que je suis du même pays que lui, et que je suis bon patriote.*

C'est ainsi qu'il répondait à presque toutes les choses sur lesquelles on l'interrogeait, et il osait même manquer souvent de respect en parlant au lieutenant-criminel. Au reste, on ne remarquait en lui aucune émotion. Il avait l'air assuré et ferme. Tous ses discours étaient gais, et il s'entretenait de plaisanteries avec les archers qui le gardaient. On a même observé que la plupart du temps il s'occupait à chanter des chansons obscènes, ou bien à en apprendre à ses gardes. Plusieurs personnes avaient la curiosité d'aller le voir, sur ce qu'on avait dit de la gaieté extraordinaire qu'il témoignait. On lui donnait de l'argent, on le plaignait, on lui offrait de travailler à obtenir sa grâce. Enfin on avait pour lui des égards particuliers, et je ne sais quoi, ou de terrible, ou de grand dans la mine ou dans le caractère de cet homme, arrachait des complimens à ceux qui le voyaient. Plusieurs dames de la première distinction voulurent aussi le visiter, et elles y furent conduites par deux exempts de la connétablie. Il s'entretint d'un air aisé avec elles, et il marqua une liberté d'esprit qui les étonna. Une d'elles ayant remarqué qu'il était couché sur la paille, elle lui dit qu'elle le plaignait. *Vous ne voyez pas tout, Madame*, dit-il en découvrant ses jambes et les chaînes qui les entouraient, *voyez ces jarretières, qu'en dites-vous?*

La maréchale de Boufflers fut une des dames qui se firent un devoir de le consoler, et elle alla le 5 novembre à la Conciergerie, où elle le trouva chantant. Elle fut touchée de compassion de le voir courbé sous le poids de ses chaînes, et elle lui donna deux louis. Monsieur Legrand, auteur de la comédie intitulée Cartouche, le visita, et il crut apparemment devoir partager avec lui les émolumens de cette pièce, car il lui donna cent écus. Je ne sais s'il ne s'en repentit point dans la suite; car on défendit peu de jours après de représenter davantage cette comédie, parce que Cartouche s'en plaignait, et assurait que ses compagnons puniraient ceux qui avaient fait rire à ses dépens la France entière.

Enfin il y eut peu de personnes à Paris qui n'allassent à sa prison, et ceux qui n'y allèrent pas voulurent du moins avoir son portrait. Plusieurs graveurs y travaillèrent en même temps que le célèbre poète du Pont-Neuf le chantait dans ses vers, et les uns et les autres firent un débit prodigieux de leurs ouvrages dans les provinces de France et dans les pays étrangers.

Cependant on s'aperçut un jour de quelque altération dans son visage. Plusieurs personnes étant venues déposer contre lui des choses affreuses, il ne savait que répondre, faute de s'être attendu à ces accusations. Enfin il se remit, et s'arma encore de son impudence ordinaire. Mais une chose à laquelle il n'avait pu penser, lui rendit sur-le-champ son premier embarras. Lorsqu'il fut pris, on trouva dans les poches de son juste-au-corps un passeport signé de son S. A. le duc de Lorraine, et accordé au nommé Jean Petit, fils d'un marchand de Barrois. On lui montra ce passeport qu'il avait oublié, ou qu'il croyait déchiré, et on lui demanda d'où il l'avait. Il pâlit à cette question imprévue, il hésita, et enfin il dit que c'était à lui-même que ce passeport appartenait, et qu'il était Jean Petit. On fit aussitôt paraître sa mère et son frère cadet, et on leur demanda s'ils le connaissaient. Ils assurèrent qu'oui, et qu'il était Louis-Dominique Cartouche. On lui demanda après cela la même chose à lui-même, et il répondit qu'ils étaient des imposteurs gagés pour le perdre par un faux témoignage, et qu'il n'avait jamais eu affaire à eux, et qu'en un mot il les désavouait pour ses

parens. Mais tous ces artifices lui furent inutiles. On ajouta plusieurs dépositions à celles qui avaient été faites contre lui, et il fut convaincu de sept meurtres achevés, sans ceux qu'il avait manqués par quelque accident.

Depuis ce temps-là il perdit courage : d'un côté, il se voyait convaincu par des accusations prouvées suffisamment ; de l'autre, il n'apercevait aucune espérance de pouvoir rompre sa prison, et l'on faisait une garde exacte autour de lui, qui lui en ôtait tous les moyens. Dans le désespoir que ces réflexions lui causèrent, il voulut se donner la mort, et il essaya de se casser la tête de ses chaînes. Mais les archers pénétrèrent son dessein, ils l'empêchèrent de l'exécuter, et même de le tenter à l'avenir, en pendant à son cou un gros billot qui le mettait hors d'état d'approcher sa tête de ses fers.

A la place de ce moyen de se faire mourir qui lui manqua, on lui en fournit un autre le 17 novembre. Comme toutes sortes de personnes avaient l'entrée libre dans sa prison, quelques-unes qui avaient intérêt qu'il mourût sans parler d'elles, lui apportèrent du poison, et elles eurent l'adresse de le lui donner sans qu'on le vît : dès la nuit du 17 au 18 il se trouva mal ; on s'en aperçut, et on envoya des gens avertir le lieutenant-criminel, qui vint avec un greffier et un médecin. On lui trouva une fièvre violente et un grand vomissement, qui faisait juger de la cause du mal. On lui donna aussitôt un contre-poison. Les jours suivans il ne prit que des conserves et des bouillons : l'habileté des médecins rendit le poison inutile à Cartouche.

Dès le commencement de sa maladie, le curé de Saint-Barthélemi alla le voir, et il lui demanda s'il voulait bien lui permettre qu'il lui rendît de temps en temps quelques visites. Il lui répondit d'un air soumis que cela lui ferait un sensible plaisir, et que même il l'en suppliait de tout son cœur ; et il écouta avec une docilité vraie ou apparente tout ce que ce pasteur lui disait par rapport à son salut. Un jour celui-ci n'avait eu que peu de temps à passer auprès de lui ; il lui demanda en sortant s'il voulait quelques livres de piété pour lire en son absence. Il fit une réponse qui marquait une merveilleuse présence d'esprit ; il avait aperçu dans ses interrogatoires qu'on ne laissait rien

perdre de ce qu'il disait dans sa prison, pour peu qu'il pût être contre lui.

Ainsi il s'observait continuellement, il regardait tous ceux qui le visitaient comme autant d'espions dangereux, et il ne buvait même jamais qu'une certaine mesure de vin, de peur qu'une plus grande quantité de cette liqueur ne le fît parler trop. Il répondit donc au curé de Saint-Barthélemi qu'il lui était bien obligé, mais qu'il ne pouvait pas profiter de son offre, et qu'il ne savait pas lire.

Quoique Cartouche parût remis, et qu'il n'y eût pas d'apparence que le poison qu'il avait avalé pût précipiter sa mort, on précipita pourtant les procédures contre lui. On lui fit subir trois interrogatoires de suite: quoiqu'il n'avouât rien, les preuves étant suffisantes, les juges passèrent outre. Le parlement envoya là-dessus une sentence de mort, du 26 novembre, et le 27 au matin on l'appliqua à la question. La Madeleine, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, et Durant, souffrirent les brodequins en même temps, et ils avouèrent tout. Cartouche ne lâcha pas un seul mot contre ses complices, et on ne put tirer de lui que ce qu'il avait reconnu déjà, c'est-à-dire l'aveu de ses vols et celui du meurtre de l'exempt Pepin, qu'il avait tué en se défendant contre lui.

Un docteur de Sorbonne qu'on lui donnait pour confesseur, et qui le pressa par les plus forts motifs du christianisme de déclarer ses complices, ne fit pas plus que le questionnaire n'avait fait, et Cartouche traita de lâche et de parjure la Madeleine, qui avait succombé à la huitième pinte d'eau qu'on lui avait versée dans le corps.

Enfin le moment fatal vint; sur les cinq heures du soir il fut conduit à la Grève, où il devait être rompu vif. On y avait élevé des échafauds de tous côtés; les fenêtres étaient pleines, et les places étaient retenues par les spectateurs depuis plus d'un mois. Cartouche en arrivant à cette place y vit quatre roues et deux potences environnées d'archers du guet à pied et à cheval; il considéra le spectacle d'un air attentif et sans pareil. Mais ayant vu le bourreau et ses valets qui se préparaient déjà, et qui disposaient les instrumens de son supplice, il fut frappé, et il ne put s'empêcher de dire tout haut: *Voilà un vilain aspect!*

Son confesseur voulut profiter de ce moment de frayeur qu'il venait de montrer, et il fit de nouveaux efforts pour l'engager à satisfaire sa conscience et la justice par une déclaration entière de ses crimes et de ses associés. Mais il se remit dans le même moment, il protesta qu'il n'avait rien à dire, et il monta d'un air intrépide sur l'échafaud. Alors il regarda de tous côtés pour voir s'ils ne viendraient point le délivrer, comme ils s'y étaient engagés tous par des sermens exécrables. Mais, voyant qu'aucun d'eux ne se montrait, et que la terreur leur avait fait oublier leurs promesses, il oublia lui-même celles qu'il leur avait faites de ne les dénoncer jamais, et qu'il avait si bien observées jusque là. Sa fermeté l'abandonna entièrement, et il demanda son confesseur. Il lui dit qu'il souhaitait parler à ses juges, et qu'il avait des secrets importans à leur communiquer avant que de mourir. Il ajouta qu'il lui semblait que la mort venait de paraître devant lui, et qu'elle lui avait dit d'un ton menaçant : *Déclare tes horreurs et tes complices, et repens-toi ;* et il finit en lui confessant que ce spectacle imaginaire l'avait changé. Le prêtre le félicita de cet heureux trouble qu'il venait de sentir, et il l'exhorta à faire un aveu sincère, et sur-le-champ on conduisit le criminel à l'hôtel-de-ville, comme il l'avait souhaité.

Il commença par faire un ample détail de tous ses crimes ; il reconnut tous ceux qui lui avaient été connus, et il déclara ceux qu'on ignorait. Il confessa entre autres qu'il était l'un des auteurs du meurtre d'un page chez le roi, qu'il l'avait tué quelque temps auparavant qu'il fût pris. Ce fait était que ce jeune gentilhomme, revenant de la maison de campagne d'un ami, fut pris par la nuit sur le Mont-Parnasse, derrière les Chartreux. Cartouche et ses complices, qui rôdaient dans cet endroit-là, le tuèrent à coups de pistolet, l'enterrèrent à demi dans du fumier, et prirent son argent et son cheval. Le lendemain au matin un jardinier aperçut la jambe de ce malheureux gentilhomme qui était découverte par hasard. Il en avertit sur-le-champ le commissaire, on porta le cadavre à la morgue, et il fut reconnu sur le soir.

Cartouche dénonça ensuite ses complices, détailla les crimes de ceux qui étaient déjà prisonniers, et il déclara

où l'on pouvait trouver ceux qui ne l'étaient pas encore. Et en attendant que ces derniers fussent pris, ce qui ne pouvait être fait en peu de temps, il se retira dans un coin de la salle avec son confesseur; il le pria de prier Dieu pour lui, il écouta ses exhortations d'une manière fervente, et il fit paraître d'un côté un repentir de ses fautes qui édifia beaucoup ce docteur, et de l'autre une grandeur de génie qui l'étonna. Enfin les archers qui étaient dispersés de tous côtés pour attraper ses camarades, en surprirent un grand nombre, et ils les conduisirent à l'hôtel-de-ville. Lorsqu'il les vit, il leur parla en ces termes :

« Messieurs, ne trouvez pas mauvais que je déclare » aux juges qui vous êtes tous, et ce que vous avez fait. » J'ai souffert une question cruelle sans vouloir rien » avouer, charmé de vous décharger, s'il eût été possible. » Mais mon confesseur m'a commandé de la part de Dieu » de faire une déclaration entière à la justice de ce que je » savais. Je le ferai donc avec d'autant plus de raison que » vous avez manqué à la parole formelle que vous m'avez » donnée de me délivrer au péril de votre vie. »

Il dit alors les noms de chacun en particulier, et montra en quoi consistaient les crimes d'un chacun. Il nomma outre cela plus de quatre-vingts personnes d'un rang distingué, qui évitèrent par une prompte fuite une recherche rigoureuse qu'ils n'auraient pu soutenir. Il dénonça quarante personnes qui étaient à la suite de mademoiselle de Montpensier, qui allait en Espagne, et dont deux étaient valets de pied de la duchesse de Vantadour, gouvernante de la reine, et il nomma une grande quantité de ces femmes qu'on appelle recommanderesses, et dont le métier est de placer les domestiques qui n'ont point de condition. Il s'était servi de ces femmes-là pour placer ses associés, et pour engager les laquais à ouvrir les portes de leurs maîtres, pour s'y réfugier en cas de besoin.

Il ajouta à ses dépositions les noms et les demeures de ses maîtresses, et on envoya sur-le-champ des archers qui les amenèrent devant lui. Il y en avait trois. L'une était une fille grande, bien faite, d'un air modeste, et qu'il appelait sa sœur Grise. Il déclara qu'elle avait eu plusieurs enfans de lui, et qu'elle en avait défait un, et, sur cette

déclaration, et les preuves qu'il en porta, elle fut jetée dans un cachot. Sa seconde maîtresse, qui était alors maîtresse en charge, ou la sultane régnante, comme il le disait lui même, parut ensuite; et elle parut d'un air hardi, et avec des habits magnifiques. Il ne chargea point celle-là. Ainsi on se contenta de la raser en sa présence, et de l'envoyer à la maison de force pour dix ans. La troisième qui vint était une de ces fameuses poissonnières de la halle. Il l'avait toujours aimée plus que les autres. Cependant il ne l'épargna point, et il lui imputa d'avoir été une de celles qui recevaient ses vols. En effet, on trouva chez elle une montre et un calice, dont il assura qu'il l'avait priée de se charger, et on la transporta dans le même moment au Châtelet.

Enfin, il avoua qu'il avait laissé des hardes à St-Denis et à Luzerche, de l'argent à Bièvre, et une grosse valise à Chartres. Il désigna encore un endroit au bois de Boulogne, où l'on trouverait enterrées des hardes, entre autres des vases sacrés et des bijoux, et l'on députa sur-le-champ des personnes qui rapportèrent ce dont il avait parlé.

Cette longue énumération de ses différens crimes et de ceux de ses associés occupa pendant une nuit entière et la matinée suivante M. Arnaud de Bré, son rapporteur, un conseiller et un greffier. Quand elle fut finie, et qu'on eut confronté avec Cartouche tous les accusés qui avaient été pris, on le laissa avec son confesseur jusqu'à deux heures après midi. Alors on le conduisit à la Grève, où il reçut onze coups vifs, et il fut ensuite exposé sur la roue pour y expirer, comme la sentence le portait; mais une demi-heure après, un valet, à la prière de son confesseur, tira par-dessous l'échafaud une corde que Cartouche avait au cou, et il fut étranglé sans que personne en vît rien.

Son cadavre fut livré aussitôt au valet du bourreau, avec ordre de le faire enterrer d'abord. Mais il ne jugea pas à propos d'obéir; il le garda dans sa maison, et pendant plusieurs jours il le montra au public. C'est une chose incroyable que l'avidité avec laquelle chacun courait à ce spectacle. Celui qui le montrait exigeait un sou de chaque particulier, sous le prétexte qu'il voulait faire un cercueil à ce malheureux, qui le méritait bien, disait-

il, par les beaux sentimens de religion qu'il avait eus dans ses derniers momens.

Il se vendit ensuite aux chirurgiens de St-Côme, qui le lui demandèrent pour en faire la dissection dans leur amphithéâtre anatomique. Ceux-ci en retirèrent encore un profit considérable en l'exposant une seconde fois à la curiosité du public. Plusieurs peintres y allèrent, et ils n'obtinrent qu'à prix d'argent la permission de le tirer.

Après l'exécution de Cartouche, du Châtelet qui l'avait dénoncé, qui avait souffert la question a la réquisition du procureur-général, obtint sa grâce du roi. Lorsqu'on lui offrit, de la part du duc d'Orléans, de le mettre en liberté, il répondit qu'il valait mieux pour lui qu'il fût dans une prison perpétuelle; que ce serait une occasion de faire pénitence proportionnée en quelque sorte à ses fautes, et qu'il éviterait par le même moyen la fureur de ses complices, qui avaient juré sa mort, et qui ne manqueraient pas de le tuer s'il tombait entre leurs mains. Il dit ensuite qu'au lieu de la pension qu'on lui voulait donner, il ne demandait que dix sous par jour, que c'était assez pour vivre, et qu'il ne méritait pas plus. On lui accorda ce qu'il souhaitait.

Quelques jours après que ceci se passa, le nommé Baligny, dit le Capucin, parce qu'on l'avait trouvé sous l'habit d'un religieux de cet ordre, fut arrêté dans une maison de la rue de Tavanne, et mis à la Conciergerie; c'est lui dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, sous le nom de l'Amoureux, fils d'un tireur d'or. Il n'avait pas encore vingt ans, et il avait déjà évité, comme on l'a vu, le dernir supplice. Mais il fut moins heureux la seconde fois, et fut roué tout vif avec plusieurs compagnons de la même troupe que lui. Ses vols, qui montaient à plus de quarante mille livres, furent confisqués au trésor royal. Mais les parens ont obtenu qu'on les leur rendît.

Le 8 décembre on prit un nommé Ferrand, à la Charité; on lui trouva, sous des habits magnifiques, tout l'attirail d'un serrurier, et outre cela plusieurs rossignols, et des fers à couper l'acier.

Le 13, l'abbé de la Mothe, gentilhomme poitevin, fut arrêté par le commissaire Bizoron, au sortir de chez un

seigneur, où il venait de prendre un habit de cavalier. Il demeurait au séminaire des Missions étrangères, et il y avait fait plusieurs vols dont on ignorait qu'il fût l'auteur, d'autant plus qu'il paraissait que lui-même avait été volé, et qu'en effet il se volait. Une lettre qu'il avait laissé tomber dans un carrosse de louage le découvrit. Le cocher l'aperçut et la lut; il y avait des mystères d'iniquité qui l'effrayèrent; et comme il n'avait point perdu son homme de vue, il le dénonça et le fit saisir.

On enleva le même jour le nommé Durant, qui servait de recéleur à ce jeune homme, et peu de jours après ils furent pendus. L'abbé Jean-Gaspard de la Mothe n'avait encore que dix-neuf à vingt ans : l'amour seul des femmes l'avait porté à ces excès, et conduit à la mort.

Le 16, le nommé Pélissier, qui s'était ménagé à Lyon une entrée libre dans les maisons distinguées de la ville, fut surpris dans celle de M. l'intendant, et conduit à Paris. On ne finirait point si l'on voulait faire un dénombrement exact de tous ceux qui ont été faits prisonniers, et l'on compte que le nombre de ceux qui ont été découverts montait à plus de huit cents. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette bande fameuse ne manquait ni de hardiesse ni de force.

Voilà tout ce que nous avons à dire du célèbre Cartouche. On peut ajouter qu'il avait en lui des qualités qui pouvaient en faire un homme admirable, beaucoup d'esprit, de vivacité et de mémoire, une grande présence d'esprit et de jugement, et de l'intrépidité. Mais de fausses idées sur l'honneur, un amour excessif du faste et une ridicule ambition le perdirent. Au reste il était de médiocre taille, et haut d'environ quatre pieds et demi. Il était mince, sa tête petite, et peu de mine. Cependant il était robuste, d'une santé ferme et d'une force qui surpassait de beaucoup les forces ordinaires d'un homme.

FIN.

